

LE 18^E DU MOIS

DE LA GOUTTE D'OR À CHAILLOT, LA CRÉATION EN PARTAGE

ISSN 1259-9034

► P. 15



© Justine Lagarde

LA RUE MARCADET ROULE POUR LES VÉLOS

► P. 9

LA FABRIQUE DU REGARD, UNE ÉCOLE DE L'IMAGE

► P. 4



© Jean-Claude N'Diaye

RENTÉE SCOLAIRE • P. 5

Objectif qualité
pour les cantines

LA VIE DU 18^E • P. 8

Roller Derby,
le track des filles

LA CHAPELLE • P. 17

Du pain bio
pour petits budgets

HISTOIRE • P. 18-19

Camus, éphémère
résident des Abbesses



21 Jul 20 32713

ÉVEIL MUSICAL : LE 18^E OUVRE LA VOIX

Depuis deux ans, le 18^e teste le plan de sensibilisation musicale lancé par la municipalité.

Comment démocratiser davantage l'apprentissage de la musique ? C'est une question que se posent depuis de nombreuses années les conservatoires de la Ville de Paris, celui du 18^e (Gustave Charpentier) en tête. Le plan de sensibilisation musicale (PSM), lancé à l'initiative de la ville dans le cadre de la réforme des conservatoires, effectif dans le 18^e arrondissement depuis deux ans, est peut-être l'une des réponses à cette question.

Accessible à tous

Ce plan a pour vocation de sensibiliser à la musique tous les élèves de CP de la capitale, et les élèves de CE1 scolarisés en zone REP + afin de faire naître, peut-être, l'envie de s'emparer d'un instrument et de poursuivre ensuite un cursus plus spécialisé.

Le conservatoire, que son nom n'aide peut-être pas, fait en effet peur à beaucoup, qui pensent que ce n'est pas pour eux, ou que la musique qu'on y enseigne est « élitiste » ou ennuyeuse, qu'elle ne plaît pas aux jeunes et son chemin n'est pas connu de tous. Bref, la musique savante, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, qu'elle soit classique, moderne, jazz ou techno, est entourée d'un grand nombre de poncifs.

Pourtant, au même titre que toutes les autres formes d'expression artistique classiques, la peinture, la littérature ou la danse, la musique appartient à tous, et peut-être plus particulièrement aux enfants, qui ont un peu naturellement, une oreille musicale. Ils y entrent avec la plus grande facilité : il suffit de les voir chanter, ou de se glisser dans un concert destiné aux plus jeunes, et surtout pensé pour eux, pour voir comment, dès le plus jeune âge, la musique est un langage qu'ils entendent.

Mais il est bien difficile d'aimer ce que l'on ne connaît pas. Et c'est un peu l'esprit qui préside à ce nouveau plan de sensibilisation musicale, la découverte de sons et d'instruments qui pour la plupart, restaient inconnus du grand public. Pour toucher le plus grand nombre, l'idée était d'articuler de façon complémentaire l'initiation faite à l'école avec les spécificités et les capacités propres aux conservatoires.



© Marie Tourain

La musique en école primaire à Paris est enseignée par les professeurs de musique de la ville de Paris, qui dépendent de la DASCO (direction des affaires scolaires). Ce sont des professionnels formés aux techniques d'enseignement de la musique, très souvent instrumentistes ou chanteurs eux-mêmes, qui ont en charge à raison d'une heure par semaine et par classe, l'éducation musicale des enfants de la ville. C'est une spécificité proprement parisienne. L'enseignement à l'école est collectif, souvent choral et théorique (initiation à la lecture musicale, découverte de quelques classiques du répertoire...)

À l'école et au conservatoire

Par ailleurs, chaque arrondissement possède son conservatoire, qui, comme chacun le sait n'offre pas toujours l'espace suffisant pour que tous les enfants aient la chance de pouvoir y pratiquer un instrument. On se souvient, si on l'a expérimenté, des files d'attente pour les inscriptions obligeant certains parents à camper devant les conservatoires dès potron-minet ! Les réformes se sont succédé, ouvrant de plus en plus les portes des conservatoires au plus grand nombre : tarification au quotient familial, plateformes téléphoniques pour les inscriptions et dernièrement, tirage au sort qui a fait couler beaucoup d'encre. Il n'y a pas de solution miracle !

Une fois les quelques élus inscrits, l'initiation à la musique débutait par une sensibilisation musicale dès le niveau maternel, se poursuivait dans un deuxième temps par une découverte des instruments, associée à une pratique chorale puis par le choix de l'un d'entre eux pour débiter un cursus proprement individualisé.

Mais combien de familles n'envisageaient jamais que la musique puisse faire partie de leurs vies ? « *Le sport, oui, mais la musique, pas pour nous !* » Et pourtant, la musique, et surtout sa pratique, possède d'innombrables vertus : écoute, concentration, exigence, développement de la sensibilité, voilà des qualités qui viennent heureusement renforcer les capacités intellectuelles des enfants.

Des expérimentations hors les murs

Nécessité faisant loi, le conservatoire Gustave Charpentier est devenu très vite pionnier : l'exiguïté des locaux de la rue Baudelique, inversement proportionnelle à la population enfantine de l'arrondissement, a permis d'imaginer dès l'arrivée de la claveciniste Isabelle Ramona à la tête de l'établissement, un conservatoire hors les murs. En accord avec sa vision plus ouverte de la diffusion musicale, se sont multipliées toutes sortes d'expériences. Elles ont servi de modèles pour une réforme à venir : ouvertures de classes CHAM (classe à horaire aménagé musique) à l'école



© Marie Tournier

élémentaire Championnet et au collège Marie Curie, saison de concert en lien avec les divers lieux de l'arrondissement, ouverture du conservatoire lors de scènes libres, soutien aux projets musicaux, le conservatoire a mené une politique imaginative qui lui a permis d'expérimenter la réceptivité des transformations à venir. Certaines écoles avaient déjà initié de nombreux projets autour de la musique : on se souvient de la résidence d'un quatuor à cordes à l'école Simphon, suivie d'un projet sur plusieurs années avec l'ensemble Les Folies parisiennes qui fait revivre le répertoire de l'opérette. C'est également dans un collège du 18^e, le collège Daniel Mayer, qu'est née la pédagogie innovante de l'ensemble baroque Les Talens lyriques...

Le 18^e a donc été pionnier : il est devenu, il y a trois ans, un conservatoire test, ce qui lui donne une bonne longueur d'avance sur les autres et explique l'efficacité de la mise en place du projet, ainsi que l'exemplarité de sa réussite : 100 % des enfants de CP, soit 90 classes et 1 700 enfants, ont bénéficié du PSM au bout de seulement deux ans d'installation. Tous les conservatoires de Paris ne peuvent en dire autant. Et les professeurs de tous bords ont répondu à l'appel !

Le projet se décline sous forme de trois parcours. Le premier concerne la découverte des instruments et se déroule au conservatoire, où les enfants sont accueillis sur le temps scolaire quatre fois dans l'année : les professeurs y présentent les instruments de l'orchestre par famille.

Des concerts « accompagnés »

La musique est faite pour être partagée, d'où l'importance de la deuxième phase du programme, des concerts « accompagnés », donnés dans les lieux partenaires du projet, la Halle Pajol, la mairie du 18^e, l'église Saint-Paul ou Saint-Bernard, l'hôpital Bretonneau... et conçus par les professeurs du conservatoire. Ils permettent aux enfants de découvrir la musique vivante et de voir les instruments dans un vrai contexte musical. Pour être efficaces, ils sont préparés en amont dans les écoles par l'envoi de dossiers pédagogiques et par la venue des musiciens dans les classes, ce qui permet aux enfants de « participer » à leur façon (chansons, dessins, percussions corporelles...). Vingt concerts ont été proposés l'année dernière, permettant au public, jeune et moins jeune, d'aborder des répertoires très différents. Leurs titres sont suggestifs : *Pince-moi, je rêve* autour des instruments à corde, *Tempo latino* autour des musiques du monde, *Le Mariage de Figaro*, un opéra avec décors et costumes... Et grâce à l'opération *Emmène tes parents au concert*, plus de 200 familles ont découvert certains soirs le plaisir de partager la musique.

Viennent enfin les ateliers découverte, basés sur la pratique : les élèves sont invités au conservatoire pendant trois semaines et ont la possibilité d'essayer deux instruments qu'ils ont choisis. L'enseignement y est collectif (environ trois élèves par séance), les instruments sont prêtés. Ensuite, il ne reste plus qu'à s'inscrire et espérer que le tirage au sort fera de vous un heureux élu !

Moyens adaptés

On remarque déjà les résultats d'une telle politique : cette année, des enfants se sont inscrits au conservatoire qui n'y auraient jamais songé auparavant. Mais bien sûr, le système a ses limites : il ne suffit pas d'avoir les bonnes idées, il faut aussi y mettre les moyens. Susciter de nouvelles vocations demande un agrandissement de l'espace pour les accueillir. Gageons que la construction du nouveau conservatoire, que tout le monde appelle depuis un moment de tous ses vœux, et dont l'ouverture est prévue en 2020, permettra au plus grand nombre de s'adonner aux joies de la musique et d'en faire profiter tout l'arrondissement. •

DOMINIQUE BOUTEL

LE 18^E DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

Raphaël Blin, Dominique Boutel, Sylvie Chatelin, Samuel Cincinnatus, Daniel Conrod, Michel Cyprien, Dominique Delpirou, Lucien Déraillot, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Miren Garaicoechea, Michel Germain, Émilie Jautzy, Annie Katz, Hajer Khader Bizri, Maryse Le Bras, Léo Leroy, Jacky Libaud, Patrick Mallet, Sandra Mignot, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Brigitte Postec, Sophie Roux, Abdul Saboorjan, Anne Thiriet.

Rédaction en chef :

Sandra Mignot
avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original :

Pilote Paris

Maquette :

Patricia Béglot

Bureau de l'association :

Anne Bayley, présidente,
Mathieu Le Floch, vice-président,
Patrick Mallet, secrétaire,
Florianne Finet, trésorière.

Réseaux sociaux :

Sophie Roux

Responsable de la distribution :

Anne Bayley

Responsable des abonnements :

Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli :

Marika Hubert

Directeur de la publication :

Anne Bayley

Fondateurs :

Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier
et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier recyclé

76 rue Marcadet 75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

RETROUVEZ
LE 18^E DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX

FACEBOOK/LE 18E DU MOIS

TWITTER/@LE18EDUMOIS

Et bien sûr chez votre marchand
de journaux !

ALLER AU BAL POUR APPRENDRE À REGARDER

La Fabrique du Regard propose aux scolaires des programmes pédagogiques d'analyse et de production d'images. Sept établissements de l'arrondissement y ont participé durant l'année 2017-2018.



Agitation et public inhabituels dans le hall d'entrée de la Femis, jeudi 14 juin. Contrôle à l'entrée plus que souple, la liste des invités est trop longue et sans doute incomplète pour pouvoir effectuer une vérification pointilleuse. En cette journée particulière, l'École nationale supérieure des métiers de l'image et de son accueil des réalisateurs et spectateurs non coutumiers du lieu : les enfants des écoles, collèves et lycées qui ont produit journaux et films dans le cadre des programmes pédagogiques du Bal/La Fabrique du Regard (voir encadré). Les classes ayant participé aux différents projets accompagnés de leurs professeurs ou encadrants, se succèdent pour y retrouver leur propre production et découvrir celles des autres. Rude journée pour les responsables du Bal qui reçoivent, expliquent, commentent, gèrent les flux autour des panneaux d'exposition, dirigent les visiteurs vers la salle de cinéma, présentent les courts-métrages, animent les débats.

Soixante et un établissements franciliens, dont sept situés dans le 18^e, et trois provinciaux ont intégré les dispositifs pédagogiques du Bal/La Fabrique du Regard durant l'année scolaire 2017-2018. Les structures concernées dans l'arrondissement furent les écoles et centres de loisirs Championnet, Simplon, Sainte-Isaure et Gustave Rouanet, les collèves Gérard Philipe et Maurice Utrillo et le lycée Auguste Renoir.

Montrer l'invisible

Les élèves ont réalisé courts-métrages (écoliers) ou journaux (collèves) au cours d'ateliers animés par un artiste et l'enseignant responsable du projet. Ève Escofer-Mirot, chargée au Bal des programmes Regards croisés et Mon journal du monde coordonnait l'activité sur un thème imposé : montrer l'invisible. Et si l'on capturait les rêves, que deviendront-ils une fois enregistrés ? Pourrait-on construire une maison où l'on garderait précieusement notre histoire, où conserver

ce que l'on pourrait oublier ? Et si tout se figeait, quelques minutes, ne verrait-on pas tous ces gestes et expressions d'habitude imperceptibles ? Trois idées développées respectivement aux écoles et centres de loisirs Championnet, Saint-Isaure, Simplon et Gustave Rouanet. Trois films, *Chasseurs de rêves*, réalisation Ivan Castiñeiras, *Construire contre l'oubli*, réalisation Rebecca Digne, *Film d'action*, réalisation Naïm Aït Sidhoum, où les enfants sont scénaristes, acteurs, cameramen, etc. Projetés dans la grande salle de la Femis, devant un public d'enfants attentifs, questionnant sans retenue les réalisateurs et concepteurs sur le choix et le sens de telle image, la difficulté du jeu, le choix du décor...

Comprendre et produire des images

Trois courts-métrages parmi les douze, tous de qualité, se sont succédé en boucle devant un public renouvelé mais toujours sensibilisé au travail sur l'image. Images animées ici ou images fixes pour les élèves des collèves Maurice Utrillo (une classe de 3^e) et Gérard Philipe (une classe de 6^e) participant au projet Mon journal du monde. À Maurice Utrillo, collève qui fermera définitivement ses portes cet été, les élèves de 3^e ont travaillé de janvier à mars avec l'artiste Sarah Acreman. « Se représenter sans se montrer », tel a été le propos du travail mené. Autoportrait sans visage par le jeu d'objets réfléchissants ou de détails révélateurs, « chaque portrait se révèle par ce qu'il décide de taire ». Un Journal du monde remis à chacun et que chacun conservera en guise de souvenir.

Ambiance plus conventionnelle mais travail tout aussi remarquable mené avec une classe média de 6^e du collève Gérard Philipe, le photographe Louis Matton et leur professeure Laura Mougel. Pour réfléchir à la notion de territoire, les élèves ont imaginé la construction d'une passerelle reliant les jardins Henri Sauvage et Madeleine Rebérioux qui jouxtent leur collève. Répandant dans le quartier la rumeur de cette prochaine installation ils ont interrogé les passants, créés des affiches, réalisés des maquettes. Pour Laura Mougel « un tel projet permet de travailler autrement et favorise la cohésion de groupe ». Seul bémol « les élèves n'ont pu être acteurs de la réalisation finale du journal, » regrette-t-elle. En effet les vingt heures consacrées au projet ne permettent pas la conception définitive du produit fini, qui reste du ressort de l'artiste et du Bal. Et l'année prochaine ? Christine Moutappa comme Laura Mougel sont partantes pour poursuivre l'expérience. La décision se trouve davantage du côté du Bal qui a pour principe de faire tourner les établissements partenaires et limiter à trois ans la collaboration avec chacun. Pour la rentrée rien n'est encore établi défi-

nitivement à ce jour. Rendez-vous est pris pour suivre l'avancée des projets qui seront reconduits. •

PATRICK MALLET

Les films réalisés sont visibles en ligne : Film d'action (<https://vimeo.com/274844046>) ; Construire contre l'oubli (<https://vimeo.com/274840790>) ; Chasseurs de rêves (<https://vimeo.com/274848829>). (www.lebal.fr)

LA FABRIQUE DU REGARD

Le Bal est une association fondée en 2010 à l'initiative de Raymond Depardon et Diane Dufour, « plateforme indépendante d'exposition, d'édition, de réflexion et de pédagogie, dédiée à l'image contemporaine sous toutes ses formes : photographie, vidéo, cinéma, nouveaux médias. » Située impasse de la Défense près de la place Clichy, elle occupe une ancienne salle de bal, d'où son nom. De ce projet est né La Fabrique du Regard, en septembre 2008, plateforme pédagogique ayant « pour objectif de former à et par l'image les jeunes à devenir acteurs de leur regard, plus conscients de leurs capacités et du monde qui les entoure. Former des regardeurs, actifs, concernés, conscients que l'image obéit à des codes, à des usages, qu'elle est avant tout un langage, une construction ».

La Fabrique propose cinq programmes en direction des scolaires et des jeunes. Regards croisés s'adresse aux écoliers. Avec un artiste vidéaste, ils conçoivent et réalisent un film. Mon journal du monde est destiné aux collèves ou à des jeunes en situation de handicap (ULIS), qui peuvent ici concevoir un journal en images avec un photographe professionnel. Mon œil propose aux lycéens des ateliers pour les former aux enjeux de création, et de présentation et diffusion d'images. Culture(s) de demain réunit des écoliers et collèves autour d'un artiste (photographe, vidéaste) avec qui ils créent un film court pour « réinventer le réel ». Enfin Que faire concerne des jeunes issus des quartiers Politique de la Ville qui réalisent un film avec un artiste pour « penser l'action collective, et devenir acteur d'une histoire collective ».

La Fabrique a également créé une plateforme en ligne, Ersilia (ersilia.fr). Un outil et des ressources dont tout enseignant peut se saisir s'il souhaite travailler avec ses élèves à partir de l'image.

LES CANTINES FONT DU NEUF... AVEC DE L'ANCIEN

Plusieurs changements sont attendus à la rentrée dans les assiettes des écoliers, dont des menus végétariens au quotidien. Le délégataire de ce service public demeure néanmoins la Sogeres.

La décision de la Caisse des écoles du 18^e a été annoncée le 5 juillet : elle renouvelle sa confiance à la Sogeres, filiale de Sodexo, pour remplir la délégation de service public des cantines de l'arrondissement. Celle-là même qu'un collectif apolitique critique depuis de nombreux mois (lire notre numéro 258). Le groupe de parents « Les enfants du 18^e mangent ça », n'a pas caché sa déception dans un communiqué qui souligne qu'au terme du contrat, cette société « aura cumulé 18 années de service de restauration scolaire dans le 18^e ! »

Le collectif formule un remerciement appuyé aux groupes ayant voté contre le renouvellement de ce prestataire, à savoir les élus Verts et Communistes. Mais Dominique Demangel, élue chargée notamment de la Caisse des écoles affirme que « l'essentiel est le cahier des charges et la proposition faite par la société. Le choix se fait en fonction du contenu de l'offre et le principe de la concurrence produit une émulation qui va dans l'intérêt de l'enfant. » Pour la Caisse des écoles, le nombre de contrats accumulés et le nom du prestataire n'entrent pas en ligne de compte.

Des parents mécontents

Mais le collectif de parents n'en démord pas. D'après lui, beaucoup reste à faire pour que le niveau de prestation dans les cantines du 18^e soit équivalent aux autres arrondissements, et il rappelle les

points sur lesquels la Sogeres est loin de les avoir convaincus : « des menus non conformes à ceux affichés, des manquements à la qualité, des appellations trompeuses, et un immense gâchis... »

Du côté de la Caisse des écoles, on assure qu'il y a aussi des « bons changements de menus qui adviennent pour coller aux saisons, notamment pour les fruits » ou pour pallier l'indisponibilité de produits frais. Ces repas non conformes demeurent tout de même un problème, voire un casse-tête, puisqu'ils entraînent des ajustements sur une période de dix jours afin que l'offre de restauration colle aux exigences globales fixées en Commission menu. Sont néanmoins annoncées « davantage de sanctions financières en cas de changements intempestifs dans le nouveau contrat. » Un point que nous n'avons pas pu vérifier.

Le végétarisme à l'honneur

En tout cas, le cahier des charges fixé par la Caisse promet au moins 60 % de bio, des viandes Label rouge et des poissons issus de la pêche responsable (y compris dans les préparations), des produits issus de circuits courts, ainsi que des contenants 100 % biodégradables. Mais la nouveauté de la rentrée c'est l'alternative végétarienne proposée dès la maternelle pour tous les enfants inscrits à la cantine. Il ne s'agit pas là du menu végétarien hebdomadaire, déjà existant et

maintenu, mais bien d'une alternative pour tous les repas. À partir de septembre 2018, les parents qui inscrivent leur progéniture peuvent opter pour le « tout végétarien ». La communication a été plutôt timide sur le sujet. L'information a été diffusée sur le site de la Mairie, et un sms a été envoyé fin juin aux quelque 10 000 parents inscrits à la Caisse des écoles, mais sans explication sur les modalités, d'où la confusion de certains : est-ce un choix valable pour l'année, pour le trimestre ? Est-ce que l'enfant aura chaque jour le choix, ou est-ce systématique pour tous les repas ? La Mairie a expliqué qu'elle ne pouvait communiquer davantage avant que la procédure juridique de l'appel d'offres ne soit close.

Depuis, des réunions avec les responsables de la vie périscolaire ont eu lieu en juillet pour aborder deux points essentiels, la sensibilisation à l'alternative végétarienne (aspects nutritifs, valorisation de l'offre), et la mise en place pratique pour le personnel du périscolaire et du délégataire. « Comme nous aurons un nombre précis d'enfants végétariens pour chaque école, des badges leur seront distribués. L'avantage ? Le support de ces badges existe déjà car il est utilisé pour d'autres activités périscolaires. »

D'après Dominique Demangel, à la mi-juillet, sur les 7 000 enfants déjà inscrits à la cantine, entre 11 et 12 % avaient fait le choix du végétarien. « C'est plutôt un bon pourcentage en comparaison avec d'autres villes qui ont proposé cette option ». Mais le peu d'explications risque d'entraîner des cafouillages à la rentrée avec des parents qui n'auront pas vu passer le sms en juin ou d'autres ayant coché végétarien sans savoir vraiment dans quoi ils embarquent leur enfant... La Caisse des écoles semble prête à faire preuve de flexibilité en permettant de modifier le choix en septembre. •

HAJER KHADER BIZRI

SUR L'AGENDA

LUNDI 10 SEPTEMBRE

Conseil d'arrondissement

À la mairie du 18^e, en salle des mariages à 18 h 30.

Brocantes et vide-greniers

DIMANCHE 16 SEPTEMBRE

Clichy Rochechouart

Par le collectif des riverains de ces deux boulevards de 9 h à 18 h 30 sur le terre-plein central entre la rue des Martyrs et le métro Anvers. Renseignements : <http://collectif-riverains-clichy-rochechouart.asso-web.com>

DIMANCHE 23 SEPTEMBRE

Versigny

Dans les rues Joseph Dijon, Duhesme, Sainte-Isaure et Versigny.

DIMANCHE 30 SEPTEMBRE

Simplon

Par Simplon en fête, rue des Amiraux et dans le bas de la rue Clignancourt. Contact : simplonfetes@free.fr

DU 1^{er} AU 30 SEPTEMBRE

À La Régulière

La librairie reprend ses activités avec deux expositions : sur le premier tome de L'Âge d'or, de Cyril Pedrosa et Roxane Moreil, jusqu'au 15 (dédicace le jeudi 6 de 18 h 30 à 20 h), puis sur l'univers de l'auteur et dessinateur Laurent Moreau jusqu'au 30 (avec atelier de dessin dès 5 ans plus goûter et dédicace le 29). Plus d'événements sur le facebook de la librairie. La Régulière, 43 rue Myrha.

À PARTIR DU 4 SEPTEMBRE

Créatifs

Fabriquer des couronnes de fleurs, des dessous de verre, des bougies les mardis ou mercredis pour les adultes, son tablier, sa trousse, son porte-manteau ou ses marionnettes les samedis pour les petits : les ateliers Nota font leur rentrée. Plus d'info sur lateliernota.com. 10 rue Ramey.

DU JEUDI 6 AU VENDREDI

14 SEPTEMBRE

Paris Design week

Dans le cadre de la semaine du design, le collectif de designers « Made in France » expose dans le hall central de la mairie. Vernissage le 6 à 18 h 30.

**VOUS VOULEZ
NOUS SOUTENIR ?
ABONNEZ-VOUS !**

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :...15€
 Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :...26€
 Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :...50€
 Abonnement d'un an à l'étranger :...31€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- J'adhère pour 1 an :18€
 J'adhère pour 2 ans :36€
 Je soutiens l'association :80€
 (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom : Prénom :
 Adresse :
 E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris —
 Courriel : 18dumoises@gmail.com — Site : <http://18dumoises.info>

ON L'APPELLE ROBERT

Comment on a reçu cet été quelques leçons de vie heureuse de la part d'un certain Robert Drucker, près de 82 ans, tandis que ce sportif se préparait sereinement aux prochains championnats du monde de développé couché (Hongrie, sept. 2018).

Très franchement, il n'y avait aucune raison, absolument aucune, pour que l'on rencontre un jour Robert Drucker, entraîneur sportif hors norme au Do in sport du 15bis de la rue de La Chapelle. Notre homme est également athlète amateur de haut niveau, depuis peu champion d'Europe de développé couché (discipline phare de la musculation) avant d'en devenir peut-être le champion du monde dans sa catégorie (80/84 ans). Mais n'agaçons pas inutilement les dieux du sport par excès d'assurance. Robert Drucker le dit lui-même : « *Tant que l'épreuve n'a pas eu lieu...* » Sans entrer plus avant dans le détail, il se trouve que suite à divers tracés de santé, on a dû changer récemment de pratique sportive et passer pour un temps, ou pour toujours, au sport en salle et à la musculation et tant pis si l'on s'était juré sottement de ne jamais manger de ce pain-là. On a donc poussé la porte de ce lieu plus que recommandable à toutes les personnes en quête de remobilisation physique. Robert, tout le monde ici l'appelle Robert, était là. C'est avec lui que ça se passerait. On eût dit qu'il avait toujours été là. Là pour chacun, tous physiques et genres confondus. Là mais sans ce petit regard entendu qui pèse et soupèse le néophyte. Robert Drucker est un sociable qui ne se force pas. Charmeur, souriant, belle gueule, baraqué, pas très grand, pas poseur, un gars simple et légitime-



© Jean-Claude V'Days

ment fier de ce qu'on appelait autrefois l'état de son âge. Entre nous, la connivence est immédiate. Tout est parti de là. Le goût de ce qu'on pensait ne jamais pouvoir aimer, le goût de ce qu'on n'avait jamais pratiqué, l'encouragement à le faire, une cordialité sans artifices ni confidences déraisonnables. Puis est venue, fatalement, presque naturellement, la curiosité, l'envie d'en savoir plus sur un individu manifestement doué pour le bonheur. Soit un titi parisien en herbe, un petit juif aussi, dernier né d'une famille de quatre garçons, les parents venus de Pologne, la guerre, les rafles opérées par les autorités et la police françaises, le père qui est arrêté et n'en revient pas, la mère et ses fils qui en réchappent, la zone dite libre, se planquer, faire attention à ce qu'on dit... C'est l'histoire d'*Au revoir les enfants* de Louis Malle, sauf que tout se finit bien. Pupille de la nation, Robert Drucker est un fils de la guerre, de la Libéra-

tion et de la reconstruction du pays. Tout ça en même temps, pour le meilleur et pour le pire. Lui choisit

LA VIE EST CE QU'ON EN FAIT... L'ÉCHEC, ÇA N'EXISTE PAS !

le meilleur, c'est à dire la joie de vivre. Le sport très tôt, et avec le sport le goût de la compétition, la force musculaire qui n'est pas nécessairement synonyme de tête creuse, les fêtes foraines, les mâts de cognac que l'on grimpe à toute vitesse pour attraper le gros lot, la beauté des filles, le goût de la conquête. Reprendre vie. On pense aux photographies de Robert Doisneau ou de Izis. Du service militaire dont il est loin de se plaindre, Robert Drucker sort moniteur de sport. Coup de chance encore une fois, il échappe à l'Algérie. Plus tard, il entre dans le magasin de meubles Bermont, rue Marx Dormoy, comme commercial, il y reste jusqu'à sa retraite qu'il prend à 60 ans. À partir de quoi, il fait des remplacements dans les salles de sport du quartier, jusqu'à ce Do in dont il est l'une des hautes figures.

Il y a quelques jours de cela, on est dans un café, on s'est un peu familiarisé l'un à l'autre. Robert évoque les 95 kg du championnat d'Europe, les 100 kg qu'il aimerait tutoyer aux championnats du monde. Et voilà qu'au milieu de la conversation, il lance tout de go, « *La vie est ce qu'on en fait... L'échec, ça n'existe pas !* » Qu'un mec de 30 ans vous balance ce genre de truc en pleine figure, on le prendra au mieux pour un songe creux, mais que la phrase sorte de la bouche d'un homme de 80 ans passés et qui en a vu d'autres, on se dit que le propos mérite réflexion. Ce qui compte, ce n'est pas la formule, mais ce qu'il y a derrière la formule, l'idée que rien n'est jamais fini tant que ce n'est pas fini pour de bon et que jusque-là, il faut y aller, ne pas céder et toujours tenir son rang, le mieux possible, à sa place, pas au dessus, mais pas au dessous non plus. On appellera cela de la philosophie pratique, catégorie art de vivre. •

DANIEL CONROD

AUX URNES, CITOYENS !

Du 7 au 23 septembre, les Parisiens peuvent voter en faveur des projets qu'ils souhaitent voir financer par la Ville.

Comme chaque année depuis 2014, 5 % du budget d'investissement de la Ville de Paris est soumis à l'avis de ses habitants. Ce sont ainsi quelque 500 millions d'euros qui seront attribués (sur l'ensemble de la mandature actuelle) en tenant compte du résultat d'un vote (via internet ou dans les urnes réparties dans Paris). Sur 2 053 projets, 110 propositions concernaient le 18^e arrondissement, mais seules 31 ont passé la première étape de sélection. En effet, une pré-étude des projets soumis en février dernier a d'abord été réalisée par la mairie de Paris. Pour être validés, ceux-ci devaient intégrer quatre critères : relever de l'intérêt général,

entrer dans le champ de compétence de la municipalité, constituer une dépense d'investissement et être déposés par un Parisien ou une Parisienne. Une étude de faisabilité a ensuite été mise en œuvre par les services techniques de la Mairie. On trouve par exemple, l'adaptation d'une salle dédiée aux sports de combat au gymnase des Amiraux, la restauration des grilles du square Louise Michel, l'amélioration de l'entrée/accueil du conservatoire Gustave Charpentier ou la rénovation du pont Marcadet/Ordener.

Le 18^e se mobilise !

Parmi l'ensemble, 20 projets sont situés dans des quartiers populaires, à

l'intention desquels 30 millions d'euros sont fléchés chaque année. Deux projets concernent ainsi le centre sportif Bertrand Dauvin : la rénovation des tennis et de l'ensemble de l'équipement pour un coût respectif de 1,6 million et 1,2 million d'euros. Moins coûteux apparaissent en revanche l'aménagement de la placette Suez-Panama, celui du passage Miroir au Carré des Biffins ou la modernisation de la ludothèque de l'Espace Torcy.

D'après une étude de l'Atelier parisien d'urbanisme réalisée sur le scrutin 2016, 4 % seulement de la population avait alors voté au budget participatif de Paris. Mais les habitants du 18^e sont parmi ceux qui se mobilisent le plus. Les votants numériques représentaient 49 % des avis exprimés. Et les taux de participation étaient moins forts dans les arrondissements de l'ouest parisien. À vous de voter, si vous voulez améliorer votre environnement ! •

SANDRA MIGNOT

Pour découvrir les projets et voter : www.budgetparticipatif.paris

LE RED STAR DE RETOUR EN LIGUE 2

Les supporters confient leur joie, leurs attentes, mais aussi leurs regrets de voir l'équipe partir s'installer... à Beauvais.

Le Red Star n'a pas manqué son retour en Ligue 2 en devenant champion 2018 de National (troisième division). Un soulagement pour les nombreux incondionnels du 18^e qui vouent un attachement viscéral au club mythique de Saint-Ouen, certains depuis plus de 50 ans. Cependant, les structures n'étant pas aux normes pour jouer dans l'antichambre de l'élite (Ligue 2), l'équipe première est dans l'obligation de quitter l'antre audonien pour une rénovation complète. Les hommes de l'entraîneur Régis Brouard ont dû s'exiler... à Beauvais, au stade Pierre Brisson. Un revirement de dernière minute, puisque les dirigeants audoniens négociaient depuis de nombreuses semaines avec le président des Hauts-de-Seine, Patrick Devédjian, pour s'entraîner au stade Yves-du-Manoir de Colombes.

Le Red Star, c'est à Paris

Pour les Parisiens qui font régulièrement le déplacement, le Red Star, créé en 1897 par Jules Rimet qui fut à l'origine de la création de la Coupe du monde en 1930, c'est à Bauer. Un stade à l'anglaise où la communion avec les joueurs est totale. Nombreux sont ceux qui regrettent déjà cette localisation et la tribune

Rino della Negra où est parqué son kop. À l'instar du Barça, le Red Star, c'est plus qu'un club de foot, c'est un lien social important pour la région nord-parisienne. Une identité forte, un passé glorieux et un grand club de formation pour les jeunes, « très loin du bling-bling de la porte de Saint-Cloud. C'est une ambiance familiale, il n'y a pas d'insultes, c'est convivial, chaleureux grâce à la présence de son kop qui ne cesse de chanter à l'envi pendant 90 minutes, et cela à un jet de pierre de la porte de Clignancourt, » confie Frédéric Guttierrez, habitant de la rue Coysevox, salarié dans l'audiovisuel. « Il va de soi que l'un des plus anciens clubs de la région parisienne, au passé si glorieux, doit revenir à Bauer, » glisse avec émotion Robert Heller (87 ans) ancien haut fonctionnaire au FMI qui s'y rendait déjà pendant la guerre. Armand Nicoux, lui, n'était qu'un enfant lorsqu'il descendait, il y a plus de 50 ans, à Saint-Ouen. « Le seul mot qui me vient à l'esprit est l'imprévoyance. Il y a des années que Bauer mérite une rénovation. L'apathie de la Mairie sur ce dossier est impensable, » souligne Georges Serra, journaliste sportif. André Domingues abonde dans ce sens. Pour cet étudiant en informatique, « le manque de réactivité

pour la rénovation du stade est préjudiciable, alors qu'il y a un vrai projet avec le centre de formation. »

L'espoir : rénover Bauer

Dans un communiqué, le collectif Red Star Bauer, une association indépendante du club qui compose en grande partie le kop, a annoncé qu'il boycottera Beauvais toute la saison. Il fait part de ses inquiétudes sur la rénovation de son stade fétiche et souligne les difficultés de se rendre à Beauvais le vendredi soir pour certains travailleurs. L'avenir de l'équipement sportif pourrait cependant s'éclaircir. L'enceinte est retenue parmi les sites candidats au projet Inventons la métropole du Grand Paris 2024. De son côté, le président du Red Star, Patrice Haddad a évoqué un retour possible l'an prochain à Bauer et se veut rassurant. « Une rénovation a minima, évaluée à 2,5 millions d'euros est toujours d'actualité, les travaux financés par le club pourraient débuter en février 2019 afin de mettre le stade aux normes pour jouer en L2 et L1, dans l'attente de la validation du projet 2024. » Il se murmure qu'un équipement de 12 000 places pourrait alors voir le jour, adossé à un centre commercial. Le président Haddad voit encore plus loin en évoquant une accession à l'élite (Ligue 1) en 2024. D'ici là, les joueurs au maillot vert et blanc n'ont plus de temps à perdre et doivent s'installer durablement en Ligue 2. •

MICHEL GERMAIN

SUR L'AGENDA

SAMEDI 8 SEPTEMBRE Forum du temps libre et des loisirs

Plus de 130 organismes et associations, dont *Le 18^e du mois*, présentent leurs activités dans l'arrondissement. Très nombreux ateliers et animations en prime (kungfu et taekwondo, hip-hop et tango, jardinage et atelier vélo, poésie et jeu d'échecs, secourisme...) et des balades en petit train de la porte Montmartre au Forum et retour. De 10 h à 18 h au gymnase Micheline Ostermeyer, esplanade Nathalie Sarraute.

À PARTIR DU LUNDI 10 SEPTEMBRE

Découvrir l'ordinateur

Deux stages de découverte à raison de deux séances de deux heures quatre semaines de suite les lundis et jeudis, de 11 h à 13 h pour le premier stage, de 19 h à 21 h pour le second qui commencera le 24 septembre. Les deux à La Goutte d'ordinateur, 7 rue Léon. Pour d'autres formations : www.gouttedordinateur.org

SAMEDI 15 SEPTEMBRE Portes ouvertes

Le Centre social CAF Belliard ouvre ses portes de 14 h à 18 h 30 et invite le public à venir « découvrir le centre, expérimenter ses activités, rencontrer les voisins et les associations actives dans le quartier ». 145 rue Belliard.

DIMANCHE 16 SEPTEMBRE À pied et à vélo !

Journée – presque – sans voiture à Paris entre 10 h et 18 h. En fait la circulation sera surtout très limitée dans le centre et, pour le 18^e, dans les zones « Paris respire » et quelques autres rues (plus de précisions sur paris.fr/journeesansvoiture). L'occasion dans notre arrondissement de faire la « Fête du vélo » ; nombreuses animations le matin sur le mail Belliard : balades, apprentissage, atelier de réparation et concours du vélo le mieux décoré (deux prix enfants et trois pour les adultes, le plus chic, le plus insolite et le plus 18^e).

SAMEDI 22 SEPTEMBRE Les cartes d'Achbé

L'artiste Ma rue par Achbé présentera ses photos de « héros ordinaires » et dédicacera ses sets de cartes postales, coédités avec l'Atelier Nota, à partir de 16 h dans la boutique de l'atelier, 10 rue Ramey.

QUAND LES GUEUSES PATINENT

Athlétiques, rock'n roll et féministes, les filles du Roller derby se défient dans la bonne humeur.

In *Gueuses we trust, vers l'infini... et jusqu'au bar!* » Quads aux pieds et casque sur le chef, une douzaine de jeunes femmes remontées à bloc lancent leur cri de guerre avant de s'élancer sur la résine du gymnase des Fillettes. Ce samedi, les Gueuses de Pigalle affrontent les Psycho'Quads de Sainte-Geneviève des Bois. Lex'Taz, Blitz Kriek, Tankenstein ou Black Panther – leurs pseudos sur le track – sont prêtes à tout donner pour marquer un maximum de points face à leurs adversaires.

Sur la piste, chaque équipe est constituée de quatre bloqueuses et une attaquante, la jammeuse. Le but de celle-ci est de dépasser le barrage constitué par l'équipe adverse, par la force parfois mais le plus souvent par la souplesse, la finesse ou la rapidité. Sans chuter, ni être expulsée du track. Chaque dépassement rapporte un point. La jammeuse qui mène peut stopper la session quand elle veut, en faisant un petit signe des mains au niveau des hanches, et les joueuses sont remplacées par cinq autres coéquipières. L'équipe de roller derby existe depuis cinq ans. « À l'époque c'était un sport quasi confidentiel, explique Mathieu, alias Mat Tricks, l'entraîneur. Aujourd'hui, il y a un championnat de France et des matches quasiment tous

les week-ends. » Les jeunes y sont acceptés à partir de 15 ans, avec une autorisation parentale et un certificat médical, puisqu'il s'agit d'un sport de contact. « Même si là aussi il y a des règles, précise Mat Tricks. Les coups d'épaule sont possibles, mais pas les coups de coude, ni de genou, bien sûr. Il y a aussi des zones légales de contact : on ne s'attaque pas aux jambes, ni à la tête... » D'ailleurs tout geste non conforme en compétition sera sanctionné d'une pénalité, le passage en *pbox* (*penalty box*, l'équivalent de la prison au hockey) pour quelques minutes...

Patiner, encaisser, se faufiler

Première étape, pour les nouvelles recrues : l'apprentissage du patinage. « Ce n'est pas si simple car beaucoup de filles arrêtent de patiner une fois sorties de l'enfance. Et même pour celles qui ont continué, elles sont passées au roller, ce qui est assez différent. » L'entraînement est très ouvert, des hommes aussi participent, alors que le sport a été initialement créé pour les femmes. Mais tous les inscrits ne seront pas sélectionnés pour participer à des matches – ou *bout*. Une fois que le patinage est acquis, il faut aussi apprendre à encaisser l'impact, à tomber sans se faire mal et à ne pas gêner les autres...

Pauline, alias J'aurai ta peau Piette, s'entraîne depuis deux ans. « C'est une collègue de mon ex qui me l'avait conseillé. Elle m'a dit : "T'es jolie, t'as des tatouages, t'es badass, tu devrais faire du roller derby". Car le style fait partie de l'ambiance : collants en résille trouée, casque léopard, pseudos sanglants, viennent renforcer l'esprit rock'n roll de l'équipe et les multiples protections articulaires. Malheureusement, à cause d'une mauvaise chute, Pauline s'est rapidement cassé le coccyx. Du coup, pour l'équipe, elle demeure de la « fresh meat », insuffisamment assurée pour la compétition. Elle travaille désormais son patinage dotée d'un *crash pad* – un cuissard rembourré – et se satisfait pour l'instant d'arbitrer.

Une dimension émancipatoire

Plusieurs joueuses ont aussi intégré l'équipe après avoir vu le film américain *Bliss*, de et avec Drew Barrymore (2009). L'histoire d'une jeune texane timide qui décide d'échapper aux promesses des concours de beauté pour mieux s'épanouir dans ce sport, s'assumer en tant que femme et vivre ses envies. Car le derby possède une indéniable dimension féministe. « Il met en avant notre capacité à évoluer dans un sport d'impact, à allier force, finesse, agilité, vitesse, stratégie... » explique la deuxième Pauline de l'équipe, alias Pied de Biche. Aujourd'hui, elle n'est pas en compétition : foulure de cheville à l'entraînement... Elle joue donc le rôle de « nounou », celle qui encourage, qui aide à refixer les protections de ses coéquipières, qui les incite à s'hydrater, etc.

« Et puis tous les gabarits sont représentés et utiles, on ne demande pas aux filles d'être des stéréotypes, » poursuit Sylvie, alias Wolfy, la coach de l'équipe B. Juliette, alias Reste Trankil, est justement un petit gabarit. Après des années de danse classique, elle avait envie d'un sport d'équipe, le roller derby l'a intriguée. « Au début j'avais super peur, une

pichenette pouvait me faire voler. Mais je me suis renforcée musculairement, et puis j'ai appris à me faufiler entre les bloqueuses. Je crois que ça me donne des cartes pour ne pas être soumise. »

Un apprentissage qui est confirmé par la médecin de l'équipe (ou *medic*), qui est également mère d'une des joueuses : « Il n'y a que des profils particuliers, des personnalités fortes. Elles viennent décharger ici les frustrations de leur quotidien, mais dans une fraternité incroyable. » Une réelle solidarité émane du groupe. « Les filles dans cette discipline, sont proches les unes des autres, » observe Jean-Luc Bodam, le président du Paris Hockey Club, qui a créé l'équipe (lire encadré). Enfin le roller derby est également un vrai engagement dans le bénévolat. « Quand on ne joue pas, pour une raison ou pour une autre, on se déplace quand même pour les matches. Il faut décorer la salle et tracer le track avant la rencontre, arbitrer, encourager, vendre des goodies... Il y a plein de choses à faire pour l'équipe, » remarque Adeline, alias Selina Scratch. Ce jour-là en tout cas, toutes ensemble, les Gueuses de Pigalle ont écrasé leurs adversaires franciliennes, 297 à 81. •

SANDRA MIGNOT

Entraînements aux gymnase des Fillettes, 54 boulevard Ney, et Ronsard, 2 rue Ronsard. Pour plus d'informations : facebook.com/lesgueusesdepigalle/

LA GLISSE REVIENT À RONSARD

L'équipe de Roller derby a été créée par le Paris Hockey Club en 2013, lui-même plus que centenaire. L'association propose également du patinage de loisir, du rink hockey, du patinage de vitesse pour enfants et adultes. Les patineuses s'entraînent habituellement deux fois par semaine, dans les gymnases Ronsard et des Fillettes. Mais depuis le début des travaux dans la salle de la halle Saint-Pierre, toute l'activité s'est recentrée sur la porte de La Chapelle. « Les travaux devaient durer quatre mois, finalement, ils ont pris un an, s'agace Jean-Luc Bodam. Le club a perdu les deux tiers de ses adhérents, toutes activités confondues, et surtout parmi les enfants, depuis que Ronsard est en travaux. Mais bon, nous aurons une salle magnifique à la rentrée 2018, parfaitement aux normes et espérons pouvoir retrouver tous nos sportifs ! »



© Arnaud Ancel

OCCUPATION TEMPORAIRE À MOUSSORGSKY

Un nouvel espace d'occupation temporaire a ouvert rue Moussorgsky. Il accueillera 62 jeunes structures, associations, entreprises ou artistes, durant deux ans sur un espace de 2500 m². D'après Plateau Urbain, la coopérative d'urbanisme transitoire chargée de commercialiser et viabiliser ces locaux, les domaines d'activité des entrepreneurs qui y exerceront sont variés : soutien aux réfugiés et aux sans-abri, formation au journalisme pour les

jeunes, scénographie, mise en lumière, sculpture, spectacle vivant, urbanisme, concertation, architecture, mais aussi maroquinerie, bijoutier, tailleur... Plateau Urbain est un spécialiste de la mise à disposition temporaire d'espaces à faible coût - ici, 13,50 € le m²/mois, soit le prix des charges. Cette coopérative gère également l'espace des Grands Voisins dans le 14^e. •

LUCIEN DERAÏLLOT

L'ÉLU PASSE À LA TÉLÉ

Pierre Liscia, conseiller du 18^e LR, intègre l'émission de Thierry Ardisson, Les Terriens du dimanche, sur C8 à partir du 9 septembre. Remarqué au printemps dernier pour sa pastille vidéo dénonçant l'état du quartier de la porte de La Chapelle, le jeune homme (âgé de 29 ans) était jusqu'alors chargé de mission communication web au conseil régional d'Ile-de-France. Il devrait réaliser chaque semaine un reportage et engager un

débat avec les autres chroniqueurs de l'émission. Il rejoindra d'ailleurs sur ce plateau une autre militante politique, Raquel Garrido, dont le débarquement sur le petit écran avait entraîné sa démission de son poste de porte-parole de La France Insoumise. Un exemple à suivre ? L'homme a en tout cas, rendu sa carte aux Républicains. Il conserve cependant son mandat parisien. •

S. M.

DU NOUVEAU SUR LE PLAN DES BUS

Le nouveau plan de circulation des bus devrait entrer en service fin 2018 avec 46 lignes modifiées et quatre créées. Entre la porte d'Auberwilliers et la Concorde et passant par la place de La Chapelle, une ligne 45 fera son apparition. Elle devrait être ultérieurement prolongée jusqu'au Stade de France.

Parmi les autres modifications concernant le 18^e arrondissement, la ligne 65 est supprimée. Sa partie nord, entre porte de La Chapelle et Gare de l'Est sera reprise par la ligne 38. Bien sûr, le PC3 sera remplacé par le tramway 3B. La ligne 21 est prolongée jusqu'à la porte de Saint-Ouen et remplace la 81 dans sa partie nord. La ligne 30 s'arrêtera désormais à Pigalle au lieu de courir jusqu'à Gare de l'Est.

Enfin, le Montmartrobus ne change pas d'itinéraire mais devient la ligne 40. •

S. M.

PLACE AUX PIÉTONS ET VÉLOS RUE MARCADET

D'ici l'été 2019, cet axe est-ouest du 18^e sera profondément modifié aux dépens des voitures.

Enfin ! Trois ans après l'annonce d'un grand plan vélo par la mairie de Paris, les travaux ont commencé dans la rue Marcadet. Un chantier d'ampleur sur près de deux kilomètres, entre Marx Dormoy et Guy Moquet qui devrait prendre fin à l'été 2019 - si tout va bien. « *Le calendrier est serré* », reconnaît Gilles Ménède, adjoint au maire du 18^e en charge de la propreté, de la voirie et des déplacements.

Principale nouveauté, la mise en place d'un double sens cyclable afin de permettre aux bicyclettes de traverser l'arrondissement d'ouest en est, depuis la rue Joseph-de-Maistre jusqu'à la rue Ramey. Ou dans l'autre sens, en venant du 19^e, entre le boulevard Barbès et cette même rue Ramey. Certains passages auront une voie séparée de la chaussée et d'autres un simple marquage au sol.

Contourner la Butte

C'est un vrai changement pour les cyclistes qui ont l'habitude d'emprun-

ter cette artère à sens unique, jusqu'à présent hostile aux deux-roues. « *Nous sommes très satisfaits car c'est un trajet souvent utilisé pour contourner la butte Montmartre* », souligne Pierre Vitorge, membre de l'association Mieux se déplacer à bicyclette (MDB) et également adhérent de Paris en selle. MDB regrette toutefois le lancement tardif de ces aménagements promis depuis de nombreuses années et une concertation limitée. « *Nous n'avons pas l'impression que la mairie du 18^e soutienne massivement le développement du vélo* », déplore Pascal Rigaux, membre du conseil d'administration de l'association. Les trottoirs, très étroits, seront également élargis pour faciliter la circulation des piétons. La petite portion entre la rue du Mont-Cenis et la rue Ramey devrait être quasi interdite aux voitures. Une réunion publique aura lieu à la rentrée sur ce futur espace « *apaisé et partagé* », baptisé poétiquement « *zone de rencontre* ». Pour permettre la circulation des vé-

los à contre-sens, la file de stationnement des voitures et aires de livraison sera supprimée sur l'ensemble de la rue côté pair (celui de la mairie). Soit une centaine de places en moins...

Saupoudrage de vert

La mairie met en avant la végétalisation prévue dans le cadre des travaux, dans un arrondissement où les espaces verts se font rares. Actuellement, 70 % de la surface de la rue, large de 12 mètres, sont réservés aux voitures malgré une faible fréquentation (moins de 5 000 par jour). Mais à peine 20 arbres devraient être plantés le long de la voie. « *Nous devons tenir compte des contraintes techniques, comme la présence de réseaux. Si on peut en planter plus, on le fera* », promet Gilles Ménède.

Estimé à environ 1,4 million d'euros, le coût des travaux est financé pour un tiers par le budget participatif (pour la portion Ordener-Poissonniers). « *C'était une demande des habitants, elle ne se substitue pas aux investissements de la Mairie* », assure l'adjoint d'Éric Lejoindre. Mais l'installation d'abris-vélos fermés n'est pas prévue prochainement. Ce serait pourtant un excellent levier

SUR L'AGENDA

DU SAMEDI 22 SEPTEMBRE AU VENDREDI 5 OCTOBRE

Semaine bleue

Sur le thème « Histoire d'ici, mémoire d'ailleurs » organisé par le CLIC (centre local d'information et de coordination émeraude) Paris nord-ouest et l'association Ayyem Zamen. Journée festive le 22 au Centre Rosa Parks, 219 bd Mac Donald. Suivra une installation avec photos et « arbre sonore » sur les chibani, dans le hall de la mairie du 24 au 5. Portes ouvertes à 9h30 le 28 au café social Dejean, qui fête ses 10 ans. Le 2 octobre, projection gratuite du film *Des figures en avril* en présence du réalisateur Nadir Dendoune à 14 h au Louxor, 170 bd Magenta.

DIMANCHE 23 SEPTEMBRE
Urban Trail

À l'initiative de la Fondation du souffle, course à pied de 5 km sur les pentes de Montmartre à partir de 10 h 30.

MERCREDI 26 SEPTEMBRE
Rue aux enfants

Par l'association Home Sweet Mômes : jeux, ferme pédagogique, initiation à la boxe, bal pour enfant et buvette. De 15 h à 20 h, rue de Chartres. Gratuit.

DE NOUVEAUX DOUBLE SENS

La mairie réfléchit à un aménagement cyclable des rues de Clignancourt et Ramey pour permettre aux vélos de descendre la butte Montmartre à contre-sens vers le 9^e arrondissement ou vers la mairie du 18^e. Elle souhaite également créer une « zone 30 » dans un triangle : rue du Mont-Cenis, place Albert Kahn, boulevard Ornano et rue Ordener. Les contours exacts du projet ne sont pas encore fixés mais 80 places de stationnement disparaîtraient au profit de trottoirs plus larges et d'une piste cyclable. Des stationnements pour les scooters et motos seraient créés et des arbres pourraient être plantés rues Joseph Dijon et Versigny.

pour inciter les habitants à utiliser davantage ce transport économique et bon pour la santé. La crainte de se faire voler son engin reste en effet l'un des principaux freins à l'achat d'un vélo par les Parisiens. •

FLORIANNE FINET

ARTISTES, PETITS COMMERCE, TOUTE UNE VIE SUR LA BUTTE

Entre église Saint-Pierre et Sacré-Cœur, ils animent le macadam avec dynamisme et en toutes saisons, les artisans, artistes ou vendeurs de rue. Portraits pris sur le vif.



Arlette Denis chante en s'accompagnant de son orgue de Barbarie.

Avec sa casquette à la Gavroche, son foulard noué autour du cou, son gilet de soie d'où émergent les manches bouffantes de son chemisier blanc, ses petites lunettes cerclées d'argent qui accentuent son air canaille, elle accroche de sa voix superbe les visiteurs, dès les premières paroles de ses chansons célébrant Montmartre, l'amour, la vie. Installée dès 13 h les vendredi, samedi, dimanche et jours fériés sur les pavés joutant l'église Saint-Pierre, main sur la manivelle de son orgue de Barbarie Odin, Arlette Denis propose *Macadam Manivelle* et *Chants de lame* (lame sonore), spectacles vivants de chansons de rue. Sa bicyclette équipée façon régie ambulante est posée à quelques pas, scie musicale accrochée à son flanc. Amoureuse des mots et de la musique : « la musique, c'est l'enfant qui va partout, celle qui te prend par la main », la chanteuse débute en sifflant, puis donne de la voix et du geste, se mettant en scène entre deux tours de manivelle.

Sur la petite place où la foule se presse, les gens s'arrêtent le temps d'une *Complainte de la Butte* (paroles Jean Renoir, musique Georges Van Parys), d'une photo. « *Merci, m'sieurs-dames!* », les pièces pleuvent dans la corbeille étiquetée « Entrée des artistes ». Palme d'Or 2000 du Festival national des chanteurs de rue de Quintin (Côtes d'Armor), Arlette évoque les cabarets de la capitale où elle a débuté en 1968, dont le Lapin Agile, tout proche. Déjà cinq heures qu'elle enchaîne chansons-musique-spectacle ! « *Crevée, pas le temps de faire pipi, pas le temps de manger* », l'artiste déclare forfait, mais elle enchaîne « *Allez, j't'en fais une!* ». Et sa voix émouvante s'élève, célébrant « *le poète et l'inconnue* » qui, en haut de la rue Saint-Vincent, s'aimèrent, l'espace d'un instant.

Le spectacle de la rue

Non loin, une touriste aux longs cheveux enserrés dans les griffes d'un perroquet blanc dont le propriétaire intervient régulièrement à cet endroit, attire de nombreux photographes. L'heure est au cliché et à la monnaie, la communication est impossible. À l'entrée de l'immeuble du n° 1 rue Saint-Eleuthère, un mime, comme tout droit venu du Carnaval de Venise, chapeau noir sur masque blanc, blouse à poignets jaunes et cape sombre, ébauche un geste lent et gracieux de ses mains gantées. Ni

« bravo », ni « merci l'artiste », les touristes pressés de rejoindre le parvis de la basilique le prennent en photo sur leur passage, ignorant la corbeille au pied de l'escalier. Témoin muet, la statue en bronze du vaillant Chevalier de la Barre en costume d'époque souillé par des déjections de pigeons, ne bronche pas, sous les arbres du square Nadar.

« Visite guidée, circuit 35 mn, adultes 6 €, enfants 4 € » annonce le panneau apposé à l'angle des rues Cardinal Guibert et Azais. À la gare haute du funiculaire de Montmartre, le Montmartrain, qu'on croirait sorti d'une bande dessinée avec sa loco équipée d'une drôle de cheminée rouge comme son pare-chocs avant, va partir. Au volant, Gilles, son sympathique chauffeur aux cheveux grisonnants, affiche en souriant « *vingt-cinq ans de métier* », pilotant entre Pigalle, Moulin Rouge, Abbesses et « *huit à dix heures par jour* ». Gilles est attaché à son métier en dépit « *des années bonnes et moins bonnes* ». Mais « *l'an dernier ça a été* », consent-il dans un sourire. La loco 985 QJE 75 démarre, entraînant des wagons déserts. Gilles va « *recupérer* » des passagers sur réservation.

Patrick et ses porte-bonheurs

Avant de franchir l'accès strictement contrôlé au Sacré-Cœur indiquant « Église catholique » nombreux sont les visiteurs qui s'arrêtent près de l'étal de Patrick. Épaules et casquette de joueur de baseball américain, visage bronzé, le séduisant handicapé en fauteuil, propose d'une voix forte et claire portée par un micro qu'il manipule comme une star du rock, le « *porte-bonheur que nous fabriquons toujours devant vous, messieurs-dames* ». Soit un drôle de mini-chien porte-clés réalisé d'un tour de main à l'aide de rubans de cure-pipes, aux couleurs de la République ce jour-là. « *Avant, on se servait de peluches avec ferrailles utilisées pour faire des tours de pendules* » explique-t-il en évoquant « *le monsieur aveugle qui lui a appris* » alors qu'il avait 20 ans, il y a 25 ans déjà, à fabriquer des porte-clés.

Installé à l'année sur le parvis de la basilique « *avec autorisation légale* », Patrick s'est assuré du concours de la jolie Malee, son épouse d'origine thaïlandaise depuis dix ans, qui tisse de jolis bracelets de coton de couleurs reproduisant des motifs ethniques de son pays, vendus 2 €, comme les petits chiens de son époux. Et « *ça marche!* » se réjouit l'artisan. Toute l'année, « *des clients venus du monde entier* » s'arrêtent ici. La preuve, un touriste allemand rappelle à Patrick ce petit chien qu'il lui a acheté « *il*



Patrick confectionne des porte-bonheurs depuis plus de 25 ans.



© Jean-Claude N'Diaye

ya longtemps déjà ». On aimerait bien poursuivre la conversation mais les clients se pressent autour du stand. Déjà un nouveau petit chien « bleu, blanc, rouge, messieurs-dames » se dresse sur ses pattes, prêt à l'adoption.

Le petit kiosque de la Butte

Il suffit de quelques pas pour rejoindre le petit kiosque de la Butte, installé sur le côté droit de la basilique. Rendez-vous des touristes en quête, non de journaux, mais de boissons désaltérantes, après avoir gravi les envolées de marches conduisant au sommet. Ayant succédé « récemment » à la charmante M^{me} Barsky dans ce mini espace d'opérette de 4 m², géré par le Comité des fêtes et d'action sociale du 18^e, le jeune Mohamed Ghouli assure avec efficacité la vente de bouteilles, canettes, café, thé, chocolat, douceurs et esquimaux, « de huit à dix heures par jour et debout ». Légitimement soucieux des règles de politesse, il apprécierait que les clients la lui rendent plus souvent. En France, « on dit s'il vous plaît » indique-t-il à un visiteur chinois pressé d'obtenir sa boisson pour remettre son ventilateur de poche en fonction. Été comme hiver, les touristes affluent autour du mini-comptoir où Mohamed dépose les commandes et rend la monnaie à un rythme accéléré. Joutant le kiosque et à l'abri d'un parasol bleu, le réfrigérateur recouvert d'une housse protectrice, arbore une affiche : « Please, don't touch! ». C'est le vendeur qui extrait prestement esquimaux et bâtonnets glacés que deux petites Africaines attendent de leur maman qui fouille son porte-monnaie. Sollicité, comme chaque jour, par des touristes égarés alors que le flot de clients ne tarit pas, Mohamed désigne de la main la gare haute du funiculaire : « Le métro ? Là-bas! ». Entre un café servi dans un gobelet à un Oriental soucieux du prix apposé au-devant du kiosque, deux bouteilles d'eau minérale vendues à un couple de Taïwanais, le jeune homme en casquette observe qu'il « y aurait nécessité d'installer alentour du parvis des barres d'accès » pour handicapés, les chutes étant nombreuses dans les escaliers. Indigné par l'absence de « commodités » sur le parvis de la basilique, fréquenté par plus de dix millions de visiteurs par an, il suggère l'installation par les services publics de « trois à quatre toilettes afin d'éviter que les gens aillent pisser derrière » son lieu de travail, le contraignant au nettoyage quotidien de l'urine cernant le petit kiosque... si charmant. •

JACQUELINE GAMBLIN

LA CUISINE DES FLEURS AU MUSÉE DE MONTMARTRE

Des ateliers proposent de s'initier à la cuisine de celles qu'on a l'habitude de ne consommer qu'en décoration.



© Jean-Claude N'Diaye

Manger et cuisiner des fleurs, oui c'est possible mais pas n'importe lesquelles : « Elles doivent bien sûr être comestibles et non traitées », nous apprend Jessica Kroon, lors des ateliers qu'elle propose dans les merveilleux jardins Renoir du Musée de Montmartre. Cette trentenaire, diplômée en pâtisserie et adepte du « Manger durable », comme elle dit, anime plusieurs types d'ateliers en petits groupes dans le potager à vocation pédagogique qu'elle a créé sous les fenêtres de l'atelier de Suzanne Valadon. Durant l'été, on a d'abord appris à les cueillir directement dans le potager écologique, puis à les goûter pour sentir les différentes saveurs du souci, du bégonia, de la mauve et des capucines par exemple. Le bleuet a peu de goût mais il est joli en décoration une fois séché ; la bourrache, elle, laisse sur les papilles une saveur iodée. « Saviez-vous que l'on peut manger les fleurs de la glycine mais pas les feuilles ? Et attention aux traitements par les pesticides », indique Jessica. « Il faut bien connaître la provenance des fleurs que vous souhaitez cuisiner sinon s'abstenir. »

L'experte évoque les associations possibles et fait déguster différentes préparations salées et sucrées : toast de circonférence bleu, blanc, rouge où se mêlent bourrache, fromage, tomate ou encore mousse au chocolat agrémentée d'une belle fleur de bleuet, sablés aux graines de lavande, confits de fleurs. Elle fait goûter un kir au sirop de rose ou de coquelicot qui change du sempiternel kir au cassis !

La cuisine des fleurs est maintenant tendance. De grands chefs, comme Alain Passard – pionnier

en la matière – n'hésitent pas à la pratiquer. Mais elle n'est pas réservée aux grands cuisiniers et avec peu d'apprentissage, le résultat s'avère savoureux, joli, coloré et assez bluffant. Si l'on ne possède pas de jardin, on peut acheter des fleurs comestibles, notamment chez des producteurs locaux spécialisés.

Sensibiliser à la protection de la biodiversité

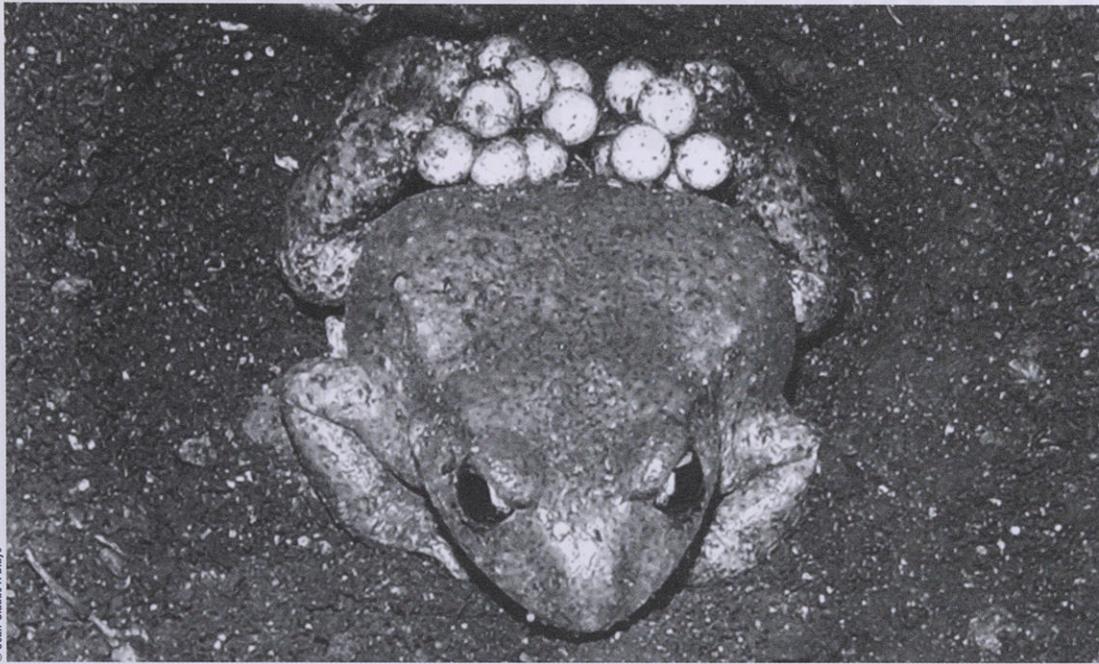
Jessica, qui souhaite « permettre aux citoyens de tous âges de se reconnecter dans la bonne humeur avec la nature et en particulier avec leur alimentation », anime aussi pendant toute l'année différents ateliers : jardinage en famille dès trois ans, découverte du potager, de la faune et de la flore avec des scolaires de maternelle et d'élémentaire du quartier, ateliers nature pour les enfants, apprentissage du potager pleine terre ou de balcon pour petits et grands.

À partir de septembre, les ateliers nature évolueront en partenariat avec l'artiste montmartroise naturaliste Émilie Biens. Les enfants passeront une partie de l'atelier dans les jardins à la découverte de la flore et de la faune et l'autre partie dans l'atelier d'Émilie à dessiner des animaux. •

MARYSE LE BRAS

Jardinage et cuisine écologique,
jessica@aufouramoulin.com, 06 60 87 69 17.
Ateliers au Musée de Montmartre.
www.aufouramoulin.com/programme-ateliers
12 rue Cortot. Métro Abbesses ou Lamarck.

LE CRAPAUD ACCOUCHEUR



© Jean-Claude N'Diaye

Un batracien familier des milieux perturbés par l'homme s'est installé sur les pentes de la Butte.

Tiou, tiou, tiou... » Peut-être avez-vous déjà remarqué ces notes ténues montant du sol, en longeant les grilles du jardin sauvage Saint-Vincent à Montmartre. Ce que vous avez entendu est le chant du crapaud accoucheur mâle, *Alytes obstetricans* !

Ce petit batracien a été recensé sur le site en 1991, probablement après avoir été introduit par une main anonyme. Son nom évocateur fait référence à son mode de reproduction. Durant l'accouplement qui a lieu sur la terre ferme, le mâle masse les flancs de sa partenaire et féconde les ovules qui apparaissent en chapelets. Il entoure ensuite ces chapelets sur ses pattes postérieures et conserve les œufs sur lui durant toute l'incubation qui dure de trois à huit semaines. Lorsque l'incubation se termine, le mâle descend dans la mare et libère de jolis têtards marron ponctués de points brillants qui contrastent avec les

larves noires des crapauds communs. Il peut porter sur lui les pontes d'une à trois femelles et peut s'accoupler jusqu'à trois, voire quatre fois par an. Les têtards libérés à l'automne peuvent passer l'hiver dans l'eau et deviennent au printemps suivant les plus gros têtards de France avec leurs 9 cm de longueur, contre 5 cm pour un *Alytes* adulte !

Le crapaud accoucheur peut vivre jusqu'à cinq ans. C'est une espèce protégée en France, mais menacée par un champignon parasite ainsi qu'une bactérie provoquant une maladie dite « des pattes rouges ».

Terrains à l'abandon

Le jardin sauvage Saint-Vincent, où le crapaud accoucheur cohabite avec le crapaud commun et les tritons palmés et ponctués, a une histoire originale. C'était autrefois le jardin privé de l'hôtel de Marne dont l'entrée se trouve rue Cortot. Après l'achat de l'hôtel par la Ville de Paris dans les années 30, le jardin est devenu public jusqu'à la création du Musée de Montmartre en 1960, date à laquelle il a été fermé et oublié par l'administration jusqu'en 1985, se transformant alors progressivement en ormaie rudérale (c'est-à-dire, poussant dans les décombres) spontanée.

L'idée géniale a été alors de conserver cette friche presque en l'état, de creuser une mare artificielle et de décider d'entretenir le site de manière légère pour maintenir une faune et une flore sauvages. À la belle saison, ce jardin de 2 000 m² ouvre au public deux fois par mois : le premier dimanche à 10 h 30 et le troisième mercredi à 14 h 30. L'occasion de parler de la biodiversité parisienne avec des conférenciers de la Ville, (et j'ai le plaisir de vous accueillir les dimanches). •

JACKY LIBAUD

LE COFFEE SHOP, PARTI EN FUMÉE

Le Green House Coffee shop qui a brièvement vendu des produits dérivés du cannabis a brusquement fermé fin juillet. Retour sur un commerce à l'existence éclair.

Plusieurs clients sont venus nous demander si c'est nous qui vendions du cannabis CBD. Ils viennent parfois de banlieue ou même d'autres régions pour en acheter. » Justin, 23 ans, travaille au Tabac du Sacré-Cœur, rue d'Orsel. Les clients s'adressent à lui, faute de trouver son voisin direct le « Green House Coffee shop ». Et pour cause, le commerce a plié bagage. Depuis le mois de juin, la boutique vendait du cannabidiol qu'elle annonçait comme « légal et respectueux de la réglementation française ». Comme de nombreux coffee shops ouverts en France à la

même période, Green House profitait d'une zone d'ombre de l'arrêté du 22 août 1990, toujours en vigueur. Le cannabis contient deux molécules, le tétrahydrocannabinol (THC), molécule psychoactive, et le cannabidiol (CBD), molécule non-psychoactive aux vertus relaxantes. Le Green House assurait vendre des produits dont le taux de THC n'excédait pas 0,2 % (plafond légal), tout en contenant du CBD, molécule non réglementée par la loi. Et les vendeuses les recommandaient en infusion. Sur de simples feuilles de papier A4, il était précisé un peu partout dans la boutique : « ne pas fumer ».

Silence radio

Contacté à la mi-juillet par *Le 18^e du mois*, le responsable de ce coffee shop avait accepté une interview. Mais fin juillet, la boutique a fermé du jour au lendemain sans explication. La grille est baissée depuis, sans mot indiquant une possible réouverture. Son enseigne – qui n'était en fait qu'une banderole – a disparu, révélant l'ancienne, grise, peinte à la main « Doration – Passementerie », plus familière du quartier du marché Saint-Pierre. L'intérieur de la boutique est comme figé dans le temps, curieusement divisé en deux parties : d'un côté les articles tissés, de l'autre des étagères vides. Le site web, qui trahissait une ambition non-dissimulée avec sa rubrique Franchises, affiche désormais tous ses articles en « hors stock ». Le service client téléphonique est aussi indisponible.

Les commerçants voisins peinent à décrire l'impact de ce commerce éclair sur le quartier : pour Adeline, 32 ans, commerçante de la rue d'Orsel, ce coffee shop « n'a rien changé au flux de fréquentation de la rue ». Pas de longues files d'attente comme on avait pu en constater dans la toute première boutique du genre, dans le 11^e. Ruben, barman de 20 ans au On the road pub, confirme, même si certains clients du Green House venaient ensuite au pub. À plusieurs reprises, des jeunes lui ont demandé s'ils pouvaient consommer les produits Green House sur leur terrasse. « Tant qu'ils gardaient le papier qui prouvait que c'était bien un produit CBD et non THC, ça m'allait. »

Pourquoi cette fermeture précipitée ? Le commissariat de police rue de Clignancourt se refuse à tout commentaire. « Ces entrepreneurs ont fait le buzz, mais après ça explose, à cause d'une législation floue » analyse Justin, un voisin. En effet, s'il est légal d'utiliser une plante de chanvre avec moins de 0,2 % de THC à des fins industrielles ou commerciales, il est interdit d'en retrouver la moindre trace dans le produit fini. Cet été, plus du tiers des boutiques ouvertes en France ont été perquisitionnées. À la mi-août, le ministère de la Justice a invité les parquets à traiter ces cas avec fermeté. •

MIREN GARAIKOECHEA

DES TATOUEURS CONTEMPORAINS CHEZ POULBOT

Rencontre avec Nikos et Julie de l'atelier De l'Art ou Du Cochon. Des artistes à l'approche originale, pétrie de peinture contemporaine et de culture techno.

N'entre pas qui veut au salon de tatouage De l'Art ou Du Cochon (DADC pour les intimes). Rendez-vous pris, il faut franchir la petite porte attenante au restaurant historique À la pomponette pour découvrir une allée privée paisible. Au fond, l'atelier occupe les murs intacts de l'ancien dispensaire des Petits poulbots. Créé dans les années 1920 par l'affichiste Francisque Poulbot, ce dispensaire accueillait des enfants déshérités par la Première Guerre mondiale. « Travailler dans ces murs m'émeut, cet endroit fait partie de l'histoire montmartroise. Avant d'être un dispensaire, c'était le poulailler du restaurant créé en 1909. Depuis, les locataires ont toujours eu une activité artistique, c'était une volonté des propriétaires, » confie Julie, ancienne journaliste reconvertie en manager du salon.



© Miren Garaicoechea

Son mari, Nikos, a arrêté son activité de maquilleur dans la mode pour se lancer dans le tatouage il y a quelques années, avec comme objectif de s'installer à son compte, « la hiérarchie me fatigue rapidement, » glisse-t-il. Le tatouage a toujours été un jeu, une exploration décomplexée : « À 13 ans, j'ai essayé de me tatouer en classe d'anglais avec de l'encre de chine et un compas. Les années qui ont suivi, je me suis amusé sur mes jambes, celles des copains... »

Kandinsky, Picasso et Mondrian

Chaque jour, au côté de deux autres tatoueurs, Nikos passe ses matinées à dessiner, puis l'après-midi à tatouer de grandes pièces, six heures de suite. Loin des tatouages figuratifs normés, il explore un style s'apparentant plus à la peinture contemporaine, quasiment toujours en noir. Largement influencé par Kandinsky, Picasso et Mondrian, les lignes et les courbes de ses « dérapages contrôlés » fusent. Les couches se superposent et rappellent souvent des plans d'architectes. Son travail d'« abstract géométrique », comme il le définit, s'organise toujours en trois étapes : « Une fois l'intention et le gabarit défini par la personne, je dessine une première fois sur ma palette graphique, en fonctionnant par collage digital. On échange sur ce premier dessin, puis le jour J, je le finis en

improvisant sur la peau au feutre avant de le tatouer. » Cette précieuse liberté artistique, Nikos la doit à ses clients. Il y a ceux qui baignent dans la même culture alternative techno. En amont, certains lui envoient une musique qu'ils aiment et lui laissent carte blanche pour dessiner : « Ils ont compris que la techno et mes tatouages fonctionnent de manière assez similaire, avec des nappes et des textures superposées ». D'autres clients réservent bien des surprises, comme ce chef d'entreprise d'une cinquantaine d'années, collectionneur d'art, venu pour un dos complet : « Il n'avait pas vraiment la tête de l'emploi. Il a fallu cinq séances de six heures... C'est osé pour une première fois ! ». Qu'ils soient créatifs underground ou cadres sup, le travail reste cependant le même : accueillir des tranches de vie, des hommes et des femmes qui se mettent à nu pendant de longues sessions. « Forcément, on touche à l'intime, » confirme-t-il.

Hors circuit

Si DADC est si bien caché, c'est aussi parce que l'équipe l'a voulu ainsi. Pas d'adresse sur internet, pas de photos d'eux, pas d'interview (celle-ci est leur première), le premier écrémage de briefs fait par Julie en amont des rencontres avec les tatoueurs... Tout est pensé pour mieux décider avec qui et pour quoi travailler. Bien que leur principale source de communication soit Instagram, DADC gravite à l'écart de la *tattoo society* parisienne, faite de soirées *flash tattoo* (des planches de petits dessins prêts à être tatoués) avec DJs et de conventions grand public. « On ne ressent pas le besoin de communiquer, on n'a pas vraiment envie de se justifier. S'exposer, c'est prendre un risque. » Se cacher pour mieux se dévoiler ? •

MIREN GARAICOECHEA

De l'Art ou Du Cochon, 42 rue Lepic, sur rendez-vous uniquement contact@delartouducochon.fr

GRANDES CARRIÈRES

LA CROISIÈRE S'AMUSE... OU PRESQUE !

Les escape games fleurissent dans tout Paris. Le 18^e possède désormais le sien, que nous avons testé. Récit de notre aventure au cœur de La croisière infernale.

Jusqu'ici, tout allait bien. Vous passiez une agréable croisière sur un paquebot flambant neuf. Quand soudain, une grave avarie survient, mettant le bateau en péril. Tout le monde réussit à rejoindre les canots de sauvetage, sauf vous qui avez pris un mauvais coup dans une bousculade. À votre réveil, vous êtes seul à bord.

Panique à bord !

Ce scénario catastrophe n'est pas celui d'un film mais bien le début de celui de *La croisière infernale*, un *escape game*, jeu d'évasion grandeur nature. Le principe repose sur la résolution d'énigmes en équipe, afin de s'échapper d'une salle à thème dans un temps limité. Enseigne spécialisée originaire de Nantes, *Leave in time* a ouvert en début d'année des salles dans le 18^e, en y important l'une des énigmes qui ont fait son succès. Intrépide, notre rédaction a donc décidé d'embarquer à ses risques et périls.

Avant de commencer l'aventure, un *game master*, ou maître du jeu, nous présente les règles et principes qui permettront le bon déroulé de la partie. Nous entrons ensuite dans la cabine du capitaine, avec pour seul salut notre intelligence collective. Meubles massifs en acajou, objets nautiques, uniforme du capitaine, tout y est, mais à peine avons-nous le temps d'admirer ce décor immersif qu'il faut déjà commencer à le fouiller minutieusement pour trouver des éléments permettant notre avancée. Nous avons une heure pour nous en tirer sains et secs, pas une seconde de plus. Serrures à ouvrir, codes à déchiffrer, boutons à actionner, les péripéties s'enchaînent à un rythme infernal, c'est la panique à bord ! Fort heureusement, le maître du jeu intervient à travers un écran au fil de la partie pour nous donner des indices supplémentaires en cas de panne d'inspiration.

Nous progressons tant bien que mal, le temps s'écoule à une vitesse folle, quand finalement le navire se met à couler avant même que nous n'atteignons la sortie, à notre grand désarroi. Notre inexpérience en matière d'*escape game* et quelques petits soucis d'organisation, nous auront été fatals. Pas de regrets à avoir cependant, environ la moitié des équipes échouent, les plus rapides arrivant à s'échapper en une quarantaine de minutes.

Convivial et ludique

Une fois remis de nos émotions, nous retenons un moment à la fois convivial et ludique, le tout dans un environnement fidèlement retranscrit. Les énigmes collent parfaitement au thème et sont accessibles à tous, la difficulté résidant dans leur nombre important. Coopération et organisation seront ici vos meilleurs atouts pour réussir. En famille ou entre amis, chacun y trouvera son compte, que vous soyez féru d'*escape game* ou débutant. *Leave in time* compte prochainement ouvrir de nouvelles salles, sur un thème inédit. Nous ne manquerons pas de relever le défi, en espérant cette fois arriver au bout ! •

LÉO LEROY

Ouvert tous les jours de 10 h à minuit, 66 rue Joseph-de-Maistre, informations et réservation sur www.leave-in-time.com



Le mur d'expression libre de la rue Ordener a rendu hommage à la divine Aretha Franklin, décédée le 16 août dernier. La reine de la soul a vendu 75 millions de disques et demeure l'artiste féminine ayant vendu le plus de vinyles dans l'histoire de l'industrie discographique. En 2010, le magazine *Rolling Stone* l'avait placée première au classement des meilleurs chanteurs de tous les temps, même si elle était également auteure, compositrice et pianiste. Cette fille de pasteur, orpheline de mère très jeune, a remporté 18 *grammy awards* au cours de sa carrière. Elle avait donné son dernier concert le 7 novembre 2017 pour le 25^e anniversaire de la *Elton John AIDS Foundation*.

130 ENFANTS DE L'ÉCOLE DUPLOYÉ À LA MER

Parents d'élèves, commerçants et acteurs culturels de la Goutte d'Or, se sont mobilisés pour offrir aux enfants un voyage de fin d'année inoubliable.

Le 21 juin, tôt le matin, quatre cars attendaient les enfants âgés de 2 ans et demi à 6 ans. Direction Fort Mahon, en Picardie. Le temps était venteux et un peu frais mais le soleil était là ainsi que la mer, le sable et la joie des petits de vivre ensemble des instants uniques : tremper leurs pieds, s'éclabousser et bâtir des châteaux. Certains découvraient la mer et la plage pour la première fois ce jour-là et ont été impressionnés. Avec des découvertes qui peuvent paraître simples : la sensation de sentir ses pieds nus s'enfoncer dans le sable, la joie de porter son regard sur l'horizon ou sur les dunes. Tous ont vécu une journée inoubliable !

Aller passer une journée à la mer ensemble, tel était le projet de l'équipe enseignante de l'école maternelle Émile Duployé. Lancée à l'automne, cette idée a été le fil conducteur d'une année riche placée sous le signe de la solidarité. Spectacles, chansons, carnaval, lectures, visite de l'aquarium tropical de Pa-



ris... la mer a été au centre de multiples initiatives et projets durant de longs mois. Enfants, parents, enseignants, tous étaient motivés pour voir se réaliser ce voyage.

Un financement... convivial

L'un des défis de cette journée consistait à la financer ; aucune contribution financière ne devait être demandée aux familles. Chacun a donc participé à sa façon. Les familles ont donné de leur temps pour cuisiner des parts de gâteaux et les vendre par centaines, une brocante festive a été organisée ainsi qu'un petit-déjeuner caritatif. Dans l'objectif d'organiser une tombola, des parents sont allés à la rencontre des commerçants et des acteurs culturels du quartier qui ont généreusement participé en proposant des lots (vélo, dîner au restaurant, glaces, viennoiseries, fromage, places de musées, livres, fleurs, objets de créateurs...). Sur l'ensemble de l'année et des actions menées, 25 commerces et acteurs culturels, essentiellement du 18^e, notamment de Château Rouge, ont répondu présents dès le premier appel pour contribuer à la réalisation de cette journée. Et c'est l'idée que tout le monde retient de cette opération fédératrice qui a aussi contribué à faire que chacun se connaisse mieux. Preuve qu'à Château Rouge et ses environs la convivialité et l'entraide ne sont pas de vains mots ! •

ÉMILIE JAUTZY ET SOPHIE ROUX

TATI: LE HARCÈLEMENT MORAL CONDAMNÉ

Une ancienne directrice du magasin Tati Barbès (repris par Gifi en 2017) a été condamnée à un an de prison avec sursis pour avoir moralement harcelé une de ses cadres, France Javelle, qui s'était donné la mort en janvier 2012. Celle-ci avait laissé une lettre accusant nommément Catherine C, dans laquelle elle exprimait son mal-être au travail : « *Tout est matière à me détruire. Je suis tout et rien. On m'humilie. C'est une descente aux enfers chaque jour,* » avait-elle notamment écrit. Ou encore « *Ils veulent que je parte, je vais partir, mais pas comme ils le pensent.* » Le tribunal correctionnel a doublé la peine de six mois de prison avec sursis, requise par le procureur de la République.

La justice a également accordé des dommages-intérêts à la fille de la victime — 30 000 € — à son petit-fils ainsi qu'à son beau-fils. Elle a néanmoins opté pour le sursis, considérant que Catherine C. n'était pas la seule fautive et que les cadences imposées par l'entreprise et ses méthodes de management étaient également en cause.

Les dirigeants de l'époque, l'entreprise Vetura, n'ont pas été inquiétés lors des débats conduits par le tribunal correctionnel. Mais une action demeure en cours devant les Prud'hommes, avec une audience prévue à l'automne. Par ailleurs, le suicide de France Javelle vient d'être reconnu comme accident du travail par le tribunal des affaires de sécurité sociale (Tass). Celui-ci devrait certainement retenir la faute inexcusable de l'ancien employeur, accordant ainsi à la famille de la victime une meilleure indemnisation de son préjudice moral. Le Tass de Marseille a conclu récemment dans ce sens contre la société Lidl à la suite du suicide d'un de ses salariés dans des circonstances analogues. •

LUCIEN DÉRAILLOT

LE 18^E SE MET EN SCÈNE À CHAILLOT

Plus que trois mois avant le spectacle pour lequel la Compagnie Lanabel et le Théâtre national de Chaillot ont embarqué les habitants de la Goutte d'Or et plus largement du 18^e.

La différence entre artistes amateurs et professionnels ? La construction d'une pièce suit le même processus. On part des gens, de ce qu'ils ont vécu en stimulant des émotions, en les orientant. Ce qui change c'est la manière et le temps que l'on met pour l'aborder. J'ai toujours aimé mêler, » indique Annabelle Bonnery. La chorégraphe a les yeux qui brillent. Elle est visiblement fière de ses élèves qui viennent de se produire cet après-midi au gymnase de la Goutte d'Or. L'occasion de présenter des extraits du spectacle de danse et de chant prévu début décembre à Chaillot. « Paysage d'ensemble – le nom de la création – sera axé autour de la rencontre et d'un moment de fête pour lequel on se prépare, une tension qui monte, une colère – car on a toujours des choses qui nous révoltent –, des histoires qui se tissent, très imprégnées de la vie de ce quartier », raconte la directrice de la Compagnie Lanabel qui a initié le projet en 2016.

En lien avec les associations

Tout a commencé avec la volonté de l'ancien préfet d'Ile-de-France de jumeler une structure culturelle nationale avec une zone de sécurité prioritaire (ZSP), subventions à la clé. Objectif : inventer des actions spécifiques pour les habitants de ces quartiers, et rendre les publics eux-mêmes acteurs des processus culturels. Chaillot a contacté la Compagnie Lanabel pour mener le travail, initialement intitulé « Chaillot en partage à la Goutte d'Or » et finalement élargi à l'ensemble des habitants de l'arrondissement. « Le plus important est autant le processus que le résultat final, confirme la coordinatrice. Nous avons rencontré pendant plusieurs mois les acteurs locaux et les habitants, avec l'idée d'une réalisation qui intègre de la danse, de la musique, des chants, des arts plastiques. »

Sylvie Haggai s'en souvient. « Nous n'avons pas vu d'un très bon œil qu'un projet nous soit imposé sans que nous ayons eu à dire un mot en amont, comme si les associations ne travaillaient pas sur le terrain, rapporte la directrice artistique de la compagnie de théâtre Gaby Sourire, qui développe des actions locales. Je me suis engagée car l'équipe et Annabelle m'ont convaincue de son intérêt. J'y participe, c'est une force supplémentaire pour tenter d'embarquer les gens dans l'aventure. Et puis, c'est la possibilité de donner accès à un lieu tel que Chaillot, chargé d'une certaine histoire. » Parmi les associations partenaires, on compte aussi Accueil Goutte d'Or, Échomusée, Les Enfants de la Goutte d'Or (EGDO), Home Sweet Mômes, Les Bolcheviks Anonymes, Paris Macadam... ainsi que l'ICI Goutte d'Or, des écoles, un groupe de roller ou encore une association de hip-hop.

Danser sa vie

Les prochaines semaines seront denses. Des ateliers sont prévus pour caler les interventions et répéter, répéter, répéter. Les volontaires sont encore les bienvenus. « Nous pouvons encore intégrer des amateurs aux ateliers jusqu'à la dernière semaine d'octobre, indique Annabelle.

Aya fait partie des fidèles : « J'ai arrêté la danse hip-hop car je n'avais plus le temps à cause de l'école. Là,

avec les ateliers, c'est plus facile. Ça me plaît car je me sens libre quand je danse. Je ne me sens plus sur terre, sourit la jeune fille qui a participé à l'avant-première présentée début juillet au gymnase de la Goutte d'Or. « Nous avons joué des extraits. Moi, au début, j'ai repris dans ma chorégraphie des gestes de la vie quotidienne. Je coiffe mes cheveux, je mets ma veste, je cours après le bus... Comme Aya, Sonia, 8 ans, a rejoint les répétitions via l'association EGDO : « On danse, on s'amuse. Ça m'apprend des pas, à bouger. » À la retraite, Martine, elle, a voulu découvrir une autre façon de danser. « J'ai fait de la danse indienne pendant quatre ans. C'est très technique, cadré, pas du tout improvisé. Ici, c'est très différent. Nous avons travaillé autour de cinq verbes et librement créé les mouvements. Les chorégraphes respectent nos impros et les affinent sans les modifier. »

Accessible à tous

Pour le chant, le contre-ténor Serge Kakudji mène le jeu : « J'aime établir un équilibre entre ce qui relève de l'artistique occidental et du lieu d'où je viens, l'Afrique. Je ne cherche pas uniquement à revisiter la musique mais à le faire par rapport au spectacle. Il faut que ce soit accessible à tous, alors qu'on pense que le

lyrique, le baroque, l'opéra sont réservés à certaines personnes. » Le chanteur a travaillé de concert avec ses interprètes. « Je suis parti de leurs propositions. L'association les Bolcheviks Anonymes m'a préparé deux morceaux qu'ils aiment bien, j'en suis parti en y mêlant ensuite mes compositions. » Résultat : une berceuse russe Bayouchki, bayou interprétée en swahili sous le nom Mwanalala. « Je l'ai revisitée en prenant l'air à contre-pied, l'inverse de la force qui tape, indique Serge Kakudji qui ne veut pas trop en dire. Il faut se laisser surprendre, sinon on ne va voir que ce que l'on connaît. »

L'aventure sera restituée par Boubacar Coulibaly, un jeune vidéaste habitant la Goutte d'Or, qui filme depuis le début les répétitions et les manifestations auxquelles participe la « troupe ». « Le documentaire commencera par le spectacle final à Chaillot pour ensuite déconstruire, montrer par quels chemins sont passés tous les participants, détaille-t-il. J'ai envie de parler d'Ibrahim, un danseur de 8 ans, et montrer comment il a évolué, et aussi de Mariella, une autre participante. J'ai envie de voir le projet comme un noyau autour duquel des personnes graviteront. Je les ferai parler de la Goutte d'Or, même si le projet est élargi au 18^e. » •

ANNE THIRIET

Paysage d'ensemble sera joué le 1^{er} décembre à 19h30 et le 2 décembre à 15h30 au Théâtre national de Chaillot, 1 place du Trocadéro (16^e)



© Jean-Claude N'Diaye

FAIRE EXISTER L'IMPUBLIABLE



Des ouvrages censurés en Iran ont trouvé leur place à Paris : un éditeur du 18^e les publie et les vend dans une librairie unique.

Tout a démarré par une maison d'édition en 2012, les Éditions du Non-Où (« Naakojaa » en persan qui signifie Utopie, le lieu qui n'existe pas), créée pour éditer les livres non-publiables en Iran. Un objectif qui justifie la devise de l'entreprise, inspirée par Franz Kafka : « *Toute littérature est un assaut contre la frontière* ». Elle s'adressait alors exclusivement à la diaspora iranienne (environ 15 000 personnes en Ile-de-France) avec ses ouvrages imprimés et aux Iraniens d'Iran pour la version internet. Au fil des mois, des ans et pour répondre à la demande de ses lecteurs, la librairie Utopiran Naakojaa, seule librairie consacrée au monde persan, ouvrait ses portes en 2015. On peut donc tomber par hasard sur ce lieu qui n'existe doublement pas, niché au bout de la rue du Ruisseau, et qui vaut la peine de faire le détour.

Même Le Chat parle persan

Une quantité impressionnante d'ouvrages ainsi que des DVD et des CD sont alignés sur les étagères ou s'empilent sur les tables. Beaucoup de livres en persan bien sûr, écrits en Iran. Et pour ceux qui ne maîtrisent pas la langue, beaucoup de livres en français sont également disponibles. D'après Tinoush Nazmjou le directeur, on peut y trouver pratiquement tout ce que les « *écrivains iraniens ont écrit directement en français, en an-*

glais ou en iranien et qui a été traduit » et « *qui ne peut pas être publié en Iran à cause de la censure* ». Il y en a pour tous les goûts : de la littérature, des essais, beaucoup de BD, un style énormément censuré en Iran (entre autres, à côté du célèbre Persépolis de Marjane Satrapi, l'excellente *Une métamorphose iranienne* de Mana Neyestani qui vit maintenant en France ou même Le Chat de Geluck en persan), des dictionnaires bilingues, des guides de voyages... Les meilleures ventes actuelles ? *Le Guide culturel de l'Iran* de Patrick Ringgenberg qui est « *comme une encyclopédie* », magnifiquement illustré, une excellente approche de la culture du pays tant il est complet. Ou la *Revue littéraire persane libre*, non censurée, publiée en persan, anglais et français, et qui regroupe « *les morceaux (des livres) qui ont été coupés par la censure* » ainsi que des articles sur la censure rédigés par les auteurs eux-mêmes. On peut également commander ce qu'on ne trouve pas ou assister à des rencontres, des dédicaces et des discussions une fois par semaine, tous les samedis à 18 h. •

SYLVIE CHATELIN

Utopiran Naakojaa, 89/91 rue du Ruisseau,
01 72 40 84 40 ou 01 42 64 44 21 — www.utopiran.com/
Ouvert tous les jours de 11 h 00 à 19 h 00 sauf dimanche
Métro Porte de Clignancourt

L'OCCASION DE SE FAIRE PLAISIR

La Croix-Rouge vient de s'installer dans les anciens locaux du magasin L'Interloque. Situés à côté de la poste de la rue Duc, ils étaient inoccupés depuis l'été 2017. La boutique propose des vêtements, chaussures, pour hommes, femmes et enfants, ainsi que des livres pour enfants, des objets de décoration et de la vaisselle. Le tout, d'occasion et à petit prix. Un bon moyen de se faire plaisir, en évitant de trop polluer !

L'association est preneuse de vos dons aux horaires d'ouverture de la boutique. La Croix-Rouge organise aussi des cours de français – gratuits – pour débutants et niveau intermédiaire et des formations de secourisme – payantes, 60 € la journée – dans son deuxième local au 12 rue du Baigneur. •

F. F.

14 rue des Cloys : du mardi au vendredi de 14 h à 19 h et le samedi de 14 h à 17 h

ACCUEIL MITIGÉ POUR ARENA 2

Nouveau scénario pour la porte de La Chapelle, malgré les réticences de certains élus, habitants et associations.

Début juillet, les conseillers de Paris ont voté la « réalisation d'une arena moderne, innovante, modulable, écoresponsable et adaptée à la pratique sportive de haut niveau ainsi qu'au sport de proximité ». Après les fiascos financiers des précédents Jeux olympiques, le vocabulaire est adapté ! Quelle réalité ?

Métamorphose

La construction de cette salle a été décidée en septembre 2016, dans le cadre de la candidature de Paris aux Jeux olympiques et paralympiques 2024. Elle devait être située aux abords du parc de Bercy, près de l'Accor Hôtel Arena mais « les expertises complémentaires ont montré que le site était affecté d'importantes contraintes techniques, réglementaires et environnementales, de nature à complexifier la réalisation de la salle, dans des délais et conditions optimales, et à renchérir le coût du projet ». Exit donc Bercy, contre lequel les riverains s'étaient aussi mobilisés et l'Arena a atterri porte de La Chapelle.

Il s'agit d'une salle multisports, avec des espaces en plein air, pour un coût estimé à 90 millions d'euros. Sa construction a été présentée comme « une opportunité unique de relancer et d'accélérer... l'indispensable réaménagement de ce secteur populaire et enclavé, qui apparaîtra ainsi comme un héritage concret et durable de l'accueil des JOP 2024 ».

La parcelle devant accueillir l'Arena, à l'angle de l'avenue de la porte de La Chapelle et de l'accès au périphérique intérieur est aujourd'hui partiellement occupée par un ancien parking et l'actuelle Station-Gare des mines. Ce bâtiment doit être démoli en 2019 pour permettre la construction de la salle et sa livraison pour la fin 2022. À terme, on nous promet qu'elle « contribuera à rééquilibrer la présence des grands équipements sportifs vers le nord de Paris » et « pourra accueillir des compétitions de clubs parisiens, en particulier de basket-ball et de hand-ball, ainsi que des grands événements sportifs nationaux et internationaux ». En clair, l'Arena devrait favoriser la métamorphose du quartier, notamment par la création de deux gymnases destinés aux clubs locaux et aux habitants.

Lors du vote, les élus écologistes se sont abstenus et Pascal Julien, tout en reconnaissant que cet équipement « peut contribuer à requalifier le quartier concerné et à répondre aux besoins sportifs de proximité », explique qu'il a été imposé pour les JO, non concerté et qu'il occupera l'espace initialement destiné au projet de marché des cinq continents. Il souligne aussi qu'une étude récente montre que « les espaces sportifs de plein air existant en bordure du périphérique subissent une pollution très supérieure à la moyenne parisienne. Rien dans le projet ne prend en compte cette donnée environnementale ».

Des habitants dubitatifs

Les habitants, lors de la réunion du 25 juin ou par la voix de l'ASA-PNE ont souligné l'indéniable dégradation du quartier. Ils s'interrogent sur les « effets du nouveau scénario en terme d'accessibilité, de flux, d'attractivité puisqu'actuellement on ne sait pas combien de mètres carrés seront dévolus aux logements et aux autres équipements ». « L'opération urbaine sur le site de la gare des Mines sera sensiblement modifiée par rapport au projet d'origine prévoyant 1 800 logements (dont 700 pour étudiants) et de nombreux mètres carrés d'activités » déclare Olivier Ansart de l'ASA-PNE. Arena 2 va donc « entraîner une diminution des 200 000 à 220 000 m² de plancher constructible prévus au départ. » •

DANIELLE FOURNIER

BON PAIN ET SOLIDARITÉ BOULANGÈRE

Une nouvelle coopérative veut démocratiser l'accès aux produits bio.

Ouvrir une boutique 100 % bio à quelques pas de la porte de La Chapelle, dans un des quartiers les plus pauvres de Paris. Quelle drôle d'idée, pourrait-on penser au premier abord en poussant la porte du Pain de la liberté. En réalité, le lieu de 300 m² n'a pas été choisi par hasard par les trois fondatrices de la coopérative, Aurélie, Katie et Sabrina, qui sont arrivées là fin juin. « Notre conviction, c'est que le bio ne doit pas être réservé aux plus riches. C'est pour cela que nous avons décidé de nous installer ici en proposant des prix très accessibles. Pour y parvenir, nous avons réduit nos marges au maximum », souligne Katie, la gérante et chocolatière. Sur ce point, le pari est tenu. 1 € la baguette, 1,20 € le croissant, 2,50 € les glaces italiennes. Qui dit mieux ? Des prix proches de ceux des boulangeries du quartier — les pesticides et additifs en moins — et bien inférieurs à ceux des magasins spécialisés bio. « Comme nous refusons d'utiliser des produits industriels et que nous limitons au maximum le glucose, les gâteaux sont parfois moins brillants et

moins parfaits que ceux de nos confrères », explique Aurélie, la boulangère en chef, titulaire d'un CAP en boulangerie après s'être formée à l'école Ferrandi, une référence dans le secteur.

Qualité et approvisionnement local

On trouve aussi de très bons pains spéciaux (seigle, quinoa, maïs, châtaigne...), dont les prix se rapprochent de ceux pratiqués dans les magasins bio. Un coin restauration permet aux clients de faire une pause café ou de manger sur place en profitant de la belle lumière offerte par les baies vitrées de la boutique. Une terrasse devrait être installée d'ici octobre, une fois les travaux de la voirie terminés. Pour une cohérence complète, les livraisons se font en voiture électrique et les circuits courts sont privilégiés au maximum. Les farines de blé et de maïs viennent d'Ile-de-France, le beurre et le sarrasin de Bretagne.

Les habitants du quartier semblent y trouver leur compte, au vu des clients croisés en ce samedi de vacances et des commandes de gâteaux d'anniversaire déjà enregistrées. « Nous avons choisi de ne pas mettre en avant le caractère bio de la boulangerie. Le label AB, ça fait peur aux gens car ils croient souvent que ça va être trop cher et que ce n'est pas fait pour eux », précise Katie.

Dans les prochains mois, la coopérative devrait aussi proposer des produits sans lactose, sans gluten et vegan dans un espace dédié. Pas grand-chose à voir avec la mode du sans-gluten mais le souhait de répondre à un vrai besoin, Aurélie étant intolérante au gluten depuis plusieurs années. « Nous proposons déjà ce type de produit aux Amap et à des groupements d'achat dans l'atelier de Montreuil où nous étions installées auparavant, ainsi qu'au salon Marjolaine à Vincennes. »

Un volet social en perspective

Deux salariés, une pâtissière et un aide-boulangier, ont été embauchés à l'ouverture, en CDI et à temps



Katie, une des fondatrices, et Élodie, pâtissière.

plein. Une exception à l'heure actuelle. Au-delà de la démarche écologique, le projet comporte une réelle dimension sociale. La boulangerie devrait recruter en 2019 de nouveaux salariés, notamment en insertion, si le niveau d'activité le permet.

Nos trois entrepreneuses ayant clairement une démarche militante, la recherche du profit n'est pas leur objectif. Toutefois, atteindre l'équilibre économique est encore loin d'être gagné tant le projet est ambitieux. Déjà, convaincre les banques et les bailleurs qu'un projet de boulangerie porté par trois femmes était possible n'a pas été une mince affaire. Pour s'en sortir, elles comptent sur le développement des ventes en direction des professionnels (cantines, crèches, Amap, supermarchés bio...). « Pour l'instant, nous tournons à sous-régime. Nous avons besoin de nouveaux clients. Nous avons sollicité la mairie du 18^e pour fournir le pain aux écoliers mais on nous a répondu que ce n'était pas possible pour le moment, » regrettent-elles. Avis aux collectivités intéressées ! •

FLORIANNE FINET

Le Pain de la liberté, 75 rue de La Chapelle, du mardi au dimanche, contact@painedelaliberte.fr

CAMUS, L'ÉTRANGER ET LA RUE RAVIGNAN

Si Montmartre n'a pas séduit Albert Camus, il l'a inspiré pour écrire en quelques mois son premier roman emblématique.

Le 16 mars 1940, Albert Camus arrive à Paris. Il a pris le bateau, le 14, à Oran pour Marseille. Le « fils d'Alger » quitte, sans autre regret qu'amoureux, la grande ville de l'ouest algérien où il a effectué un bref séjour avec sa nouvelle muse, Francine Faure, alternant cours de philo, écriture personnelle et bains de mer, à Mers-el-Kébir ou à Trouville. « À première vue, Oran est une ville ordinaire [...] la cité elle-même, on doit l'avouer, est laide [...], un lieu neutre, on s'y ennueie » écrira-t-il dans *La Peste*. Dans une lettre à Roger Grenier, il évoque « la ville la plus indifférente du monde », et dans l'un des récits qui composent *L'Été*, il dit encore : « Forcés de vivre devant un admirable paysage, les Oranais ont triomphé de cette redoutable épreuve en se couvrant de constructions bien laides. On s'attend à une ville ouverte sur la mer, lavée, rafraîchie par la brise des soirs. Et, mis à part le quartier espagnol, on trouve une cité qui présente le dos à la mer, qui s'est construite en tournant sur elle-même, à la façon d'un escargot. Oran est un grand mur circulaire et jaune, recouvert d'un ciel dur. Au début, on erre dans le labyrinthe, on cherche la mer comme le signe d'Ariane. Mais on tourne en rond dans des rues fauves et opprimentes, et, à la fin, le Minotaure dévore les Oranais : c'est l'ennui » (*Le Minotaure ou la Halte d'Oran*).

Bataille perdue

Camus a déjà plusieurs cordes à son arc : homme de théâtre, journaliste, militant politique, il a publié deux ouvrages, *L'Envers et l'endroit*, recueil de réflexions sur l'enfance et *Noces*, suite de récits lyriques exaltant les paysages d'Algérie, le site archéologique de Tipaza en particulier. Mais, après la bataille perdue du journal *Alger républicain*, se produit une cassure. À l'exception d'un long séjour l'année suivante, Camus ne reviendra



Albert Camus, à Stockholm, en 1957, à l'occasion de la remise du prix Nobel de littérature.

en Algérie qu'en de rares occasions, malgré la persistance d'un lien très fort qui continuera de nourrir son dialogue avec la terre algérienne : « *Je n'ai jamais rien écrit qui ne se rattache, de près ou de loin, à la terre où je suis né. C'est à elle, et à son malheur, que vont toutes mes pensées.* »

Il était entré plein d'enthousiasme dans le quotidien algérois fondé en 1938 par Pascal Pia, un nihiliste généreux et érudit. Tous deux croient aux mêmes valeurs, tous deux partagent la ferme conviction qu'une prétendue supériorité raciale ne saurait justifier la domination d'un peuple par un autre et sa mise en tutelle. De cette collaboration va naître une amitié profonde entre les deux hommes, jusqu'à leur rupture brutale en 1947. En 1939, Camus

JE N'AI JAMAIS RIEN ÉCRIT QUI NE SE RATTACHE, DE PRÈS OU DE LOIN, À LA TERRE OÙ JE SUIS NÉ. C'EST À ELLE, ET À SON MALHEUR, QUE VONT TOUTES MES PENSÉES.

réalise une grande enquête en Kabylie et publie une série d'articles dans lesquels il dénonce la misère, la famine, la détresse du peuple kabyle et combat vigoureusement « l'idée si répandue de l'infériorité de la main-d'œuvre indigène » qui « trouve sa raison dans le mépris général où le colon tient le malheureux peuple de ce pays. Et ce mépris, à mes yeux, juge ceux qui le professent. J'affirme qu'il est faux de dire que le rendement d'un ouvrier kabyle est insuffisant. Car s'il l'était, les contremaîtres qui le

talonnent se chargeraient de l'améliorer. »

L'hôtel du Poirier et le Bateau Lavoir

Le gouvernement général de la colonie française n'apprécie guère ces plaidoyers en faveur de l'émancipation politique et sociale, de la justice, de la paix. Le journal est suspendu en janvier 1940. Camus, qui se trouve dans l'impossibilité de trouver du

travail, parce qu'il est mis sur la liste noire par les autorités coloniales, décide de rejoindre Pia, parti à Paris peu de temps auparavant. Celui-ci réussit à le faire embaucher à *Paris-Soir*, comme secrétaire de rédaction. C'est lui encore qui lui trouve une chambre au 16 de la rue Ravignan, dans l'ancien hôtel du Poirier, dont le nom rappelait la présence au début du XIX^e siècle d'un poirier gigantesque, à l'intérieur duquel une douzaine de buveurs pouvaient s'installer autour d'une table à laquelle on accédait par un escalier. Modigliani y avait logé en 1906, Mac Orlan de 1899 à 1912.

Il est possible que Camus, qui souffrait d'une tuberculose chronique, ait choisi les hauteurs de la Butte, pour y respirer un air plus pur. Voyait-il de sa chambre le Bateau-Lavoir, tombé en décrépitude, après ses heures de gloire au début du siècle ? Pensait-il à tous ceux qui l'avaient fréquenté, Picasso, Gris, Van Dongen, Derain, Modigliani, Max Jacob, Pierre Reverdy et d'autres ? Difficile à dire. L'immeuble qui s'élève aujourd'hui à l'emplacement de l'hôtel, a deux côtés : l'un donne sur la place Émile Goudeau, l'autre sur la rue Berthe. Et Camus ne dit rien dans ses *Carnets* qui pourraient nous mettre sur la voie.

Étranger en exil

Paris n'est pas inconnu au jeune écrivain algérois. Il y a passé quelques jours en août 1937. Dans une lettre à une amie, il écrivait : « *Je connais Paris comme si j'y étais né, intimement, par le cœur* » et dans ses *Carnets*, il note : « *Tendresse et émotion de Paris. Les chats, les enfants, l'abandon du peuple* ». Dans le contexte de la « drôle de guerre » et d'un Paris qui redoute une offensive allemande de grande ampleur, ses impressions changent du tout au tout. La capitale lui apparaît comme « *une enfure informe et grise de la terre* » et dans la solitude de sa chambre, tout lui est étranger : « *Que fais-je ici, à quoi riment*

ces gestes, ces sourires ? Je ne suis pas d'ici, pas d'ailleurs non plus. Et le monde n'est plus qu'un paysage inconnu où mon cœur ne trouve plus d'appui. *Étranger, qui peut savoir ce que ce monde veut dire.* »

À Paris, il se sentira toujours en exil. C'est probablement ce sentiment qui le confortera dans l'idée de donner au roman – dont il avait déjà écrit le premier chapitre à Oran – ce titre devenu célèbre, *L'Étranger*. Aussi sa seule occupation sera le travail : « *Travailler du moins de manière à parfaire à la fois le silence et la création. Tout le reste, tout le reste, quoi qu'il advienne, est indifférent.* ». Il dira plus tard : « *D'où vient que savoir rester seul à Paris un an dans une chambre pauvre apprend plus à l'homme que cent salons littéraires et quarante ans d'expérience de la vie parisienne ?* » Dans sa chambre obscure et dépouillée – un lit, une table – il se lance à corps perdu dans l'écriture du deuxième chapitre de son livre. Un mois plus tard, il écrit à Francine, la fiancée qu'il a laissée derrière lui à Oran : « *J'écris avec en moi une grande joie ; je n'ai jamais travaillé autant ; cette chambre est misérable, je vis seul, je suis fatigué mais je ne sais pas si c'est avec ou contre cela, j'écris tout ce que je voulais écrire et je pourrai bientôt juger ce que je vaudrai et me décider dans un sens ou dans l'autre.* »

Montmartre et les Halles

Quand il n'écrit pas, il est au journal, rue du Louvre. Son travail à *Paris-Soir* qui consiste à mettre en page et à composer les éléments disparates de la « quatrième » du journal est nettement moins intéressant que celui d'enquête et d'analyse qu'il réalisait pour *Alger républicain*, et très vite, il en est dégoûté : « [Paris-Soir], *tout le cœur de Paris et son abject esprit de midinette.* » Mais les 3 000 francs mensuels pour cinq heures de travail par jour lui permettent de vivre. Chaque jour, qu'il effectue son service de jour ou de nuit, il prend le métro jusqu'à la station Abbesses, remonte la rue du même nom, un bout de la rue Ravignan, et retrouve son hôtel, où il reprend le fil de son récit à l'endroit précis où il l'avait interrompu. Depuis sa table de travail, il est le témoin de petits et grands drames qu'il rapporte dans ses carnets : une femme qui habite l'étage au-dessus se jette dans la cour intérieure de l'hôtel, et dit avant de mourir : « *Enfin !* » Il observe « *les arbres noirs dans le ciel gris et les pigeons couleur de ciel.* » Mais ses impressions – sa vision de Paris sera toujours impressionniste – ne se limitent pas à Montmartre. Il évoque la vie grouillante du quartier des Halles, proche des locaux de *Paris-Soir*, les petits cafés à cinq heures du matin où se retrouvent grossistes et négociants pour le petit verre. En le traversant, Camus éprouve-t-il la nostalgie de Belcourt, le quartier ouvrier d'Alger où il a passé son enfance ?

Ses sorties sont rares. Il rencontre cependant André Malraux grâce à Pascal Pia, lors d'une projection privée de son film sur la guerre d'Espagne, *Sierra de Teruel*, ce qui lui donne l'occasion d'apprécier son « *intelligence éblouissante.* » Il arpente aussi les rues de Montmartre, se fascine pour le calvaire de Saint-Pierre qui exprime « *la parenté d'un pays, d'un art et d'une religion.* ». Il s'aventure vers La Chapelle, « *voies aériennes et lampadaires.* », se rend au cinéma où l'on projette le dernier film d'Eisenstein, *Time in the sun.*

Best-seller absolu

Camus termine, en mai, le premier brouillon de *L'Étranger*. Le manuscrit compte quelque 30 000 mots. Qui ne se souvient des premiers mots du ro-

man : « *Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas.* ». Le protagoniste, Meursault, a tué un Arabe sur une plage algérienne, sans raison apparente. À cause du soleil, dira-t-il, parce qu'il

faisait chaud. On n'en tirera rien d'autre. Il est condamné à mort. Dans sa cellule, alors qu'il attend son exécution, et après avoir agressé le prêtre qui lui demandait de se repentir, il s'ouvre enfin à « *la tendre indifférence du monde.* ». L'accomplissement de Meursault, ce héros tragique, ne peut avoir lieu que dans sa propre disparition.

Le roman terminé, Camus écrit à Francine : « *J'imagine cependant que le lecteur de ce manuscrit sera au moins aussi fatigué que moi et je ne sais pas si la continuelle tension qu'on y sent ne découragera pas beaucoup d'esprits. Mais la question n'est pas là. J'ai voulu cette tension et je me suis employé à la rendre. Je sais qu'elle y est. Je ne sais pas si cela est beau.* » Camus en confie la lecture, au printemps 1941, à son ancien professeur de philosophie, Jean Grenier, et à son ami Pascal Pia. Si Jean Grenier fait

part à Camus de quelques réserves, Pascal Pia est quant à lui « *persuadé que, tôt ou tard, L'Étranger trouvera sa place, qui est une des premières.* ». Camus transmet en mai 1941 une dactylographie de *L'Étranger* à André Malraux, qui lui donne quelques conseils. Publié à la NRF le 19 mai 1942, le livre est d'emblée bien accueilli : Sartre, qui pourtant ne sera pas tendre, plus tard, avec l'auteur de *La Peste* salue « *une œuvre classique composée à propos de l'absurde et contre l'absurde.* » ; mais il faudra attendre les années d'après-guerre pour qu'il connaisse un succès phénoménal. Avec plus de six millions d'exemplaires vendus, il est aujourd'hui un « *best-seller absolu* » en livre de poche.

Entre-temps, Camus aura quitté l'hôtel miteux de Montmartre pour un plus chic, Le Madison, boulevard Saint-Germain, en face de l'église. Mais l'avance des troupes allemandes l'entraînera vite avec *Paris-Soir* sur les routes de France, Clermont-Ferrand, Lyon et de nouveau Oran, où il terminera son essai, *Le mythe de Sisyphe* et sa pièce de théâtre, *Caligula*, les deux derniers volets du cycle sur l'absurde. •

DOMINIQUE DELPIROU



16 de la rue Ravignan, l'emplacement de l'ancien hôtel du Poirier où résida Albert Camus.

© Thierry Nectoux

THÉÂTRE

LE BONHEUR EST DANS L'INATTENDU

Après *La Gueule de l'emploi*, Serge Da Silva revient sur scène avec sa troisième pièce en tant qu'auteur, *Road Trip*, 700 kilomètres d'embrouilles. Une comédie qui raconte l'histoire d'un comédien égocentrique, en route pour le tournage de sa vie.

Le road trip à la sauce de Serge Da Silva invite à réfléchir sur ce qui est essentiel et précieux dans la vie. « Un road trip réussi, c'est je pense, un voyage fait de rencontres. Ce sont peut-être plus les gens qui m'intéressent que le paysage. Ce qui compte en tout cas, c'est le voyage, non la destination » confie Serge da Silva, l'auteur de la pièce. Et, Clément, son personnage va en faire des rencontres ! 700 km séparent le comédien du tournage de sa vie. Il doit jouer dans le prochain

film d'Al Pacino. Mais ce ne serait pas drôle, s'il y arrivait tranquillement, en train... Un mouvement social de la SNCF va l'obliger à prendre la route. Débute alors un voyage « déjanté et chaotique », en camion, en voiture ou encore en side-car. Le comédien égocentrique va lors de ce road trip, faire diverses rencontres improbables. Arrivera-t-il à temps au tournage ? Une chose est certaine, c'est qu'une rencontre inattendue va le transformer.



Les trois comédiens se partagent les rôles délirants de la pièce.

C'est un voyage réussi et un beau moment de divertissement que nous propose l'auteur de la pièce. Dans un décor simple et efficace, le trio de comédiens nous embarque dans cette histoire drôle et captivante. Bertrand Goncalves incarne le rôle de Clément, le comédien « intéressé que par sa petite personne ». On retrouve également Serge da Silva et Laetitia Vercken qui se partagent les autres personnages, tous aussi délirants les uns que les autres : un contrôleur procédurier, une bikeuse narcolep-

tique, un amoureux psychopathe, un rappeur fan de K2000, un routier fan de Shakespeare... La mise en scène de Maxime Lepelletier et la scénographie de Capucine Grou Rodenez offrent un spectacle rythmé, agréable à suivre. On ne voit pas le temps passer. ●

SAMUEL CINCINNATUS

Au Funambule Montmartre, jusqu'au 28 octobre. Une comédie de Serge Da Silva, mise en scène par Maxime Lepelletier. Avec Bertrand Goncalves, Serge Da Silva et Laetitia Vercken. 53 rue des Saules, 0142238883.

THÉÂTRE

COMME UN EXILÉ EN AMÉRIQUE

Humour décapant et situations scabreuses pour exorciser le déracinement et l'illusion du rêve américain.

L'écrivain juif allemand Edgar Hilsenrath, auteur d'une œuvre littéraire abondamment récompensée (notamment *Le Nazi et le Barbier*, cf. *Le 18^e du mois* de janvier 2018), nous livre avec *Fuck America* un épisode de sa vie. Soit l'histoire drôle et cruelle de Jakob Bronsky (Nicolas Sansier), né avant-guerre, débarquant dans les années 50 dans l'Amérique de ses rêves après avoir survécu à la déportation ainsi que sa famille. Mais cette Amérique-là n'est pas au rendez-vous, pas plus qu'elle ne l'était pour Nathan, son père, qui, selon lui, ne connaissait que deux mots d'anglais : *Fuck* et *America*. Exilé en Amérique, Jakob est confronté au racisme, à l'hostilité. Démuni, il se met à écrire la nuit, dans la pension juive où il est hébergé à New-York. Mais il peine à raconter les camps, le ghetto « l'antichambre de l'enfer », les atrocités nazies. La mémoire des camps se dérobe.



© L. Maindon

Petits boulots et arnaques

Entre deux chapitres écrits dans la douleur, sa « voix intérieure » (Christophe Gravouil) le presse de bosser s'il veut manger, car il n'a qu'un dollar en poche. Vient le temps des petits boulots intermittents — serveur vite vidé du restaurant où il officie de nuit — et des arnaques réussies : irrésistible séquence lorsque, mourant de faim et sans le sou, il dîne dans un grand restaurant où il mange les escargots avec la coquille pour faire, pense-t-il, chic, avant de se sauver sans payer. Ou celle où il décampe, en compagnie d'un comparse, avec l'argent des consommateurs. Pourtant, la plupart du temps, Bronsky a l'estomac vide et la mémoire brumeuse. Et ce n'est pas son seul tourment ! L'absence de femmes dans sa vie à la limite de la clochardisation se fait sentir. Certes, il y a eu cette pute

qui lui offrait son cul, mais tarifé. Et Bronsky ne pouvait pas payer. Pour trois dollars, une pipe furtive dans un coin sombre du quartier de Broadway ne l'a pas vraiment comblé.

Quel titre !

En dépit de la difficulté de conclure le premier chapitre de son livre, Jakob en tient déjà le titre ! Ce sera *Le Branleur*. Du nom cité avec insistance par ce gratte-papier d'aspect modeste qui se flatte de connaître du beau monde en la personne d'une concierge. Apprenant que Bronsky n'a pas d'épouse — un véritable handicap quand on est juif et exilé en Amérique — il conclut avec autorité en dépit de ses protestations, qu'en l'absence de femme, il se branle, « *Donc, tu es un branleur !* ». À l'été 54, l'écriture du *Branleur* progresse...

Présenté dans le cadre du Festival off d'Avignon 2017, *Fuck America* est une création du Théâtre du Rictus, compagnie créée en 1996 par Laurent Maindon et Yann Josso qui a adapté le roman d'Edgar Hilsenrath. La mise en scène et les cinq comédiens sont remarquables. Les créations lumière, vidéo, son et costumes sont à l'unisson. ●

JACQUELINE GAMBLIN

Fuck America, jusqu'au 14 octobre à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, 0142334203. Mise en scène Laurent Maindon, avec Ghyslain Del Pino, Christophe Gravouil, Laurence Huby, Yann Josso, Nicolas Sansier.

MONTMARTRE RACONTÉ EN POÉSIE

Le bus 31 est une limousine, qui balade les cousines et les voisins, qu'on prend avec des pincettes, quand on rentre les poussettes, dans cette limousine à clochettes... ». *Montmartre Blues* est un petit recueil de poèmes sans prétention. Parfois amusants, parfois naïfs, parfois profonds, 108 sonnets et ballades racontent le 18^e, la vie de famille et ses méandres, les tracas petits ou lourds du quotidien. Mesrine s'y promène en ballerine... Et Dalida y fait semblant que tout va bien.

Ils révèlent aussi les origines de l'auteur, Ferdy Ajax, qui a quitté Haïti voici plus de quarante ans pour venir habiter Montmartre. L'ouvrage est complété de quelques informations sur les personnalités et lieux célèbres de l'arrondissement.

À la fois peintre, conteuse, clown, organisatrice d'événements, l'artiste a voulu rendre hommage à ce quartier qu'elle aime tant, même si parfois elle s'égare sur les bords de Seine, du côté d'Alésia voire d'Évry. ●

SANDRA MIGNOT

Ferdy Ajax, *Montmartre blues : le 18^e arrondissement de Paris*, éd. Ices, 15 €.

CONCERT FÉMINISME ANTILLAIS ET CULTURE RASTAFARI

Calypso Rose, chanteuse de Trinité-et-Tobago, affiche une carrière rythmée par les revendications féministes et sociales.

Plus de 800 chansons, une vingtaine d'albums, et soixante ans de carrière : à 78 ans, le regard de Calypso Rose pétille plus que jamais. Ce mardi 18 septembre, La Cigale accueille pour la deuxième fois cette chanteuse surnommée « Queen of Calypso ». La France l'a découverte en 2016 avec son album *Far from home*, produit par Manu Chao. Une Victoire de la musique en poche, elle revient



© Juliet Baudiff

en 2018 avec *So Calypso* : un mélange de standards blues, soul et reggae à la sauce calypso, mais aussi de reprises d'albums de 2008 et 2012.

Arme de citoyenneté

Mais le calypso, quésaco ? Cette musique festive de carnaval est née à la fin du XIX^e siècle dans l'île de Trinité, dans les Caraïbes, au large du Venezuela. Chantée en anglais créole, elle mêle des sonorités dites classiques (instruments à vent) aux sonorités antillaises comme la conga, le bongo et les *steel-drums*. Ces « tambours d'acier » fabriqués à partir de barils de pétrole ont notamment été popularisés par le fameux calypso *Sous l'océan* interprété par Henri Salvador dans *La Petite Sirène de Disney*.

Il ne faut pourtant pas s'y tromper : si la musique est joyeuse et légère, les textes illustrent souvent la dureté du quotidien caribéen. Calypso Rose utilise cette musique comme arme de citoyenneté massive depuis sa première chanson écrite à 15 ans en 1955. Première gagnante du concours Calypso King en 1963 au Carnaval de Trinidad, elle ouvre aux femmes cette musique alors exclusivement réservée aux hommes. Elle le transforme en outil pour la défense des droits de la femme et la justice sociale. La chanson *No Madame* a par exemple provoqué un débat d'une telle ampleur dans l'archipel que la loi sur le salaire minimum des domestiques a fini par être modifiée.

Arrière-petite-fille d'une femme de Guinée française kidnappée, achetée et vendue comme esclave, victime d'un viol collectif à l'adolescence, survivante de deux cancers... Calypso Rose laisse transpirer son héritage familial et ses blessures personnelles sur les rythmes chaloupés de ses compositions. Sa voix quasi-masculine ne tente pas de plaire, elle retentit fort comme dans *Calypso Blues*, version reggae du classique de Nat King Cole. La simplicité de son timbre granuleux et usé par la vie rappelle parfois les chansons de *work song* comme dans la magnifique ballade *How long* : ces plaintes à l'origine du blues étaient chantées par les esclaves dans les champs.

Retour aux racines

Calypso Rose est attachée à ses valeurs et à son origine trinitadienne, mais elle reste surtout une femme de foi imprégnée de culture rastafari. En 1970, elle assurait la première partie de Bob Marley and the Wailers à New-York. L'idyllique retour aux racines africaines (*Back to Africa*, *Voodoo Lay Loo*), la figure du King Salomon dans le paradis de Zion (*Israël by bus*) ou le classique *Rivers of Babylon* des Melodians sont autant de références rastafari omniprésentes dans l'album *So Calypso*. •

MIREN GARAIOCHEA

À La Cigale, 120 boulevard de Rochechouart, le 18 septembre à 20 h
Réservations : www.lacigale.fr

MUSIQUE STONED VOID CONCRÉTISE SES PROJETS

Le groupe affirme son nouveau style. Toutefois, les membres ne se fixent pas de barrière pour faire évoluer leur identité musicale.

Un grand chantier attend le groupe de rock psychédélique *Stoned Void*. Les musiciens ont longtemps répété leurs gammes dans la partie audonienne du quartier de la porte de Saint-Ouen. Après avoir sorti leur premier *extended play* (EP), *Dunes and Degrees*, cet été, ils projettent la réalisation d'un album d'ici à la fin de l'année. Celui-ci sera accompagné d'une tournée en France en 2019. *Stoned Void* s'est formé à l'automne 2011 à l'initiative de Cälin Chirpac et du batteur Yavor Korchev notamment. Rapidement, Sabin, le frère de Cälin, pianiste de formation, a rejoint le groupe en tant que bassiste. Depuis sa création, le projet du groupe ne cesse d'évoluer. Initialement, les membres proposaient une musique très inspirée des groupes de grunge rock et de hard rock. Ainsi, les reprises

de morceaux existants constituaient une part importante du travail effectué par les musiciens de *Stoned Void*. Nombreux sont « les covers de Nirvana » réalisés par le groupe en ce temps, se souvient Cälin Chirpac.

Une production originale

Aujourd'hui, *Stoned Void* se concentre sur une musique beaucoup plus expérimentale. Le groupe accorde désormais une place centrale à la création. M. Chirpac affirme que les années de production de morceaux très inspirés des influences musicales du groupe ont enrichi l'expérience de chacun des musiciens. Leur technique s'est considérablement perfectionnée. Toutefois le guitariste ne cache pas sa préférence pour une musique plus libérée de ses influences originelles. L'EP concocté cet été comprend trois

morceaux issus de compositions vieilles de deux à trois ans. Il est le nouvel ADN de *Stoned Void*. Officiellement, l'heure est encore à la promotion de cette première œuvre. À cette fin, *Stoned Void* s'est produit à de multiples reprises cet été et dans plusieurs salles parisiennes. En parallèle les membres du groupe ont joué l'ouverture d'un concert de stoner rock à Dijon. À terme, les musiciens du groupe espèrent pouvoir vivre de la musique. Les cachets qu'ils reçoivent permettent de rentabiliser leurs concerts et leur matériel. *Stoned Void* est parvenu à tirer profit d'une conjoncture favorable. La production de leur EP a été confiée à des étudiants en école de son. Le groupe espère à présent pouvoir mobiliser le réseau constitué au cours de ses sept années d'existence. *Stoned Void* collabore avec des studios expérimentés dans son genre musical. •

RAPHAËL BLIN

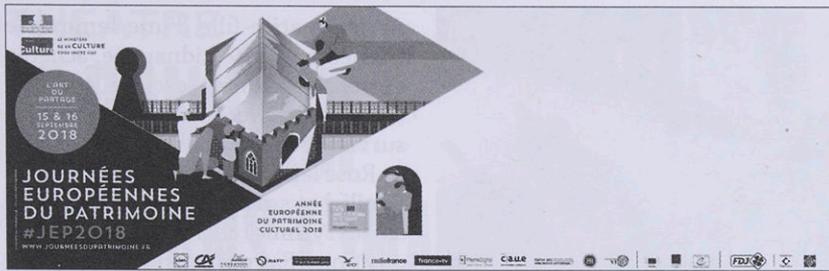
<https://stonedvoid.bandcamp.com>

EXPO POUR UNE NOUVELLE PLACE

En marge des Journées du patrimoine, la galerie Espace Canopy, propose de sortir des cartons les réalisations des élèves architectes de l'École de Condé (1), sur leur sujet d'examen 2017 : la nouvelle « place des Messageries de l'Est » dans le 18^e. Du 14 au 16 septembre, le public pourra découvrir les concepts originaux imaginés par les étudiants : maquettes, illustrations, design social, nouveaux usages de la place... Située au croisement de trois rues : Département, Pajol et Philippe de Girard, la place devrait être officiellement baptisée, fin septembre. Le street artiste Le CYCLOP viendra repeindre les potelets de la placette le vendredi 14 septembre, dans le cadre d'un projet du conseil de quartier La Chapelle/Marx Dormoy. •

ANNIE KATZ

Espace Canopy, 19 rue Pajol, 14 au 16 septembre, 10 h - 19 h.
(1) Réseau d'écoles d'enseignement supérieur spécialisé dans la formation aux métiers du design, des arts graphiques, de la photographie et de la restauration du patrimoine.



Patrimoine
JOURNÉES EUROPÉENNES

Les 15 et 16 septembre
Renseignements et réservations: <https://journesdupatrimoine.culture.gouv.fr/>

Pour cette 35^e édition, l'arrondissement propose différentes animations. L'eau est le fil conducteur d'une visite de la butte Montmartre proposée le samedi et le dimanche, à 10 h et 14 h 30 (sur réservation). Des visites commentées des églises Saint-Pierre de Montmartre, Saint-Bernard, Saint-Denys-de-la-Chapelle et une visite libre de Notre-Dame-de-Clignancourt seront également offertes. Dans la catégorie des lieux que l'on a rarement l'occasion de visiter: le cimetière du Calvaire sera ouvert pour une occasion rare ainsi que le Martyrium de Montmartre, rue Yvonne-Le Tac. Celui-ci proposera une visite conférence

intitulée *Sur les traces de l'abbaye d'Enbas*. Quant au Petit Ney, l'association organise une balade entre les Maréchaux et le périphérique au cœur des premiers logements sociaux parisiens, leur conception, leur construction, leur évolution.

Dans un autre genre, la Station-Gare des Mines mettra en avant le patrimoine sonore sous toutes ses formes. Acousticiens, artistes, chercheurs et autres professionnels sont conviés pour partager avec vous leur expérience du son. Concerts, tables rondes et séances d'écoute sont prévues pour la fin de journée du samedi, de 16 h à 22 h. Par ailleurs, un petit marché de labels indépendants, de documents et de matériel de prise de son se tiendra sur place. Quand au Hasard ludique, le lieu sera le point de départ d'une balade guidée historique (les samedi et dimanche à 19 h 15) organisée par l'Association pour la sauvegarde de la Petite Ceinture, en direction du parc Martin Luther-King. L.D.



Musique
MYRIAD

Le 24 septembre (date unique en France), au 104, 5 rue Curial.

Oneohtrix Point Never (OPN ou en réalité, Daniel Lopatin), compositeur et producteur américain présente pour la première fois en France MYRIAD, une adaptation scénique inédite de son dernier album *Age Of*, paru le 1^{er} juin. Entouré d'un trio de musiciens, l'artiste américain déploiera sous la nef du Centquatre et dans le cadre du Red Bull music festival Paris, son nouveau répertoire sous la forme d'un cycle de chants d'époque en quatre parties mêlant musique ancienne, ballades country-folk et pop futuriste. Une performance de musique électronique présentée à la lumière d'une création visuelle monumentale plaçant cet événement à l'intersection de l'installation artistique et de la performance musicale. S.M.



Théâtre
EUROPA

Du 12 au 30 septembre au Lavoir moderne parisien (LMP). Ecrit par Aziz Chouaki. Interprété et mis en scène par Hovnatán Avedikian, musique Vasken Solakian. 35 rue Léon, 0146 06 08 05.

De l'autre côté de la Méditerranée, Nadir et Jamel rêvent d'Europe, l'Éldorado absolu de la plupart des jeunes des pays du sud. Ils ont 12 et 14 ans et regardent avec envie les bateaux qui quittent le port d'Alger. Au péril de leurs vies, ils embarquent aux côtés de Kader, d'un ingénieur et de tant d'autres « harraga » (migrants clandestins) à bord de l'Esperanza. Un bateau, véritable radeau de la Méduse qui doit les mener vers l'île tristement connue, Lampedusa... Sous forme d'incantation, un poète et un aède font parler ces personnages. Sur scène Hovnatán Avedikian est accompagné du musicien Vasken Solakian qui ponctue le récit au son du bouzouk. S.C.I.



Expo
EVAZÉSIR

Galleries Joël Knafo Art
Du 14 septembre au 6 octobre, 21 et 24 rue Véron

Pour leur première exposition personnelle, *Itinéraire d'une révolution ordinaire*, le duo EvazéSir explore les arcanes du voyage. Le travail des artistes se nourrit de matériaux anciens, usagés, délaissés, inutilisables et pourtant vivants: ils renaissent, changent, s'assemblent pour laisser place à des œuvres d'art qui témoignent de l'empreinte du temps. Les œuvres sont exposées sous forme d'installation et d'exposition. Elles proposent une collection de portraits réalisés sur des assemblages de bois et de structures brutes. Le temps est inscrit dans ces patchworks, chaque objet a sa mémoire, les compositions racontent des bribes de vie. A.K.



Théâtre
GALILÉE, LE MÉCANO

Du 14 septembre au 28 octobre à La Reine blanche. Texte de Marco Paolini et Francesco Niccolini. Mise en scène par Gloria Paris. Avec Jean Alibert. 2 bis passage Ruelle, 01 40 05 06 96.

« *Et pourtant, elle tourne!* » Galilée aurait prononcé ces mots, lors de son procès le 22 juin 1633. Alors âgé de 70 ans, le scientifique valide la thèse de Copernic: la Terre tourne autour du Soleil. Et c'est le début des problèmes! Sa remise en question du géocentrisme lui vaut plusieurs condamnations. Il doit renier publiquement ses observations scientifiques. Mais Galilée continue d'y croire, il a vu de ses propres yeux la Terre tourner. Ce spectacle est joué pour la première fois en France. Seul en scène, Jean Alibert partage avec humour et poésie les grandes découvertes de ce savant de génie qu'était Galilée. S.C.I.



Musique
TAMI NEILSON

Le 3 septembre à 19h30, La Boule noire, 120 boulevard de Rochechouart, laboule-noire.fr

La chanteuse et compositrice Tami Neilson débarque de Nouvelle-Zélande où elle cumule les récompenses. Enfant de la balle, originaire du Canada, elle a parcouru l'Amérique du Nord avec ses parents et ses frères, façon Jackson Five, avant de s'installer dans l'hémisphère sud, par amour pour un inspecteur de police. Le *Guardian* a classé son album *Dynamite!* comme l'un des dix meilleurs albums de country en 2010. Son album *Sassafrass*, sorti en France le 1^{er} juin 2018, est digne d'une bande-son de Tarantino (et sa coupe de cheveux de celle d'Uma Thurman dans *Pulp fiction*): les textes subversifs ont une saveur de bonbon acidulé enrobé de soul, de rockabilly, de blues et de country à la Patsy Cline, mâtiné des tonalités d'Etta James ou Mavis Staples. À découvrir. S.M.



Ciné-club
ROBERT BRESSON AU LOUXOR

Du 16 septembre au 16 décembre, 170 boulevard Magenta, cinemalouxor.fr

Sept films de Robert Bresson au programme du Louxor, dans le cadre d'un ciné-club animé par Fabienne Duszynski, enseignante à Lille 3 et membre du comité de rédaction de la revue *Vertigo*. En quarante ans de carrière et treize longs métrages, le créateur du « cinématographe », disparu en 1999, a réalisé une œuvre marquée par la sobriété des dialogues, le dépouillement, la précision et la rigueur. Ces exigences expliquant sans doute pourquoi elle est à la fois célèbre et si souvent méconnue. Deux films sont proposés en septembre: *Les Dames du Bois de Boulogne* (dimanche 16 septembre, 10 h 45) et *Le Journal d'un curé de campagne* (dimanche 30 septembre, 10 h 45). A.K.

Orchestre de Paris

40^E ANNIVERSAIRE

22 septembre au IO4, 5 rue Curial

Pour fêter son quarantième anniversaire, l'Orchestre de chambre de Paris propose une journée festive avec des événements musicaux pour tous ! Au programme : *Rencontre joyeuse*, un conte musical pour parents et enfants (11 h). Puis, un programme découverte pour toute la famille, avec Ravel, Beethoven, Mozart et immersion d'un groupe d'enfants au cœur de l'orchestre (18 h). A 19 h, *Apéro cuivré* : un ensemble propose un mini-concert guinguette autour de chansons évoquant Paris. On retrouve l'orchestre au complet à 20 h pour un concert offrant les best of du classique : par exemple, *la Symphonie n° 40 et le Concerto pour clarinette* de Mozart, les *Danses roumaines* de Bartok, *Le songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, *la Symphonie n° 1* de Prokofiev, etc.

Enfin, à 21 h 30, pour clore cette superbe journée, un « after lounge » en deux temps forts : un programme de chansons emblématiques et inédites des Têtes raides par Christian Olivier, accompagné par Salad, ensemble de musiciens de l'orchestre. Et puis... un quintette de jazz. L'Orchestre de chambre de Paris, communauté de 43 artistes recherche, avec son directeur musical Douglas Boyd, la plus haute excellence artistique et porte une nouvelle vision de la musique et de son rôle dans la cité. Sa démarche citoyenne met en avant une volonté de partage et le souhait de nouer des liens entre tous. A.K.



Concerts et expo

10 ANS DE FGO-BARBARA

12 et 18 au 21 septembre, 1 rue Fleury
fgo-barbara.fr

Depuis dix ans, le Centre Fleury-Goutte d'Or Barbara imagine, avec le soutien de la Ville de Paris, un laboratoire d'expérimentations, de rencontres et d'échanges. Ce festival anniversaire est l'occasion de faire découvrir des artistes issu(e)s des dispositifs #Parcours et #Séquence. Il propose d'assister en avant-première à la sortie de résidence de création de Matt Elliott et sa folk hantée avec Vacarme et ses textures chimiques ! Ne pas manquer la chorale féministe *Hot Bodies Choir feat* dont les textes sont mis en musique électronique par Gérald Kurdian qui sera présent. Et bien d'autres découvertes inédites ! L'exposition *Punk, Love and Kindness* de Niko Djavanshir sera, sans sous-titre, l'écrin de ces réjouissances ! A.K.

ANNONCES

COURS DE TAÏ CHI CHUAN

Professeure diplômée de la Fédération de Hong-Kong
Mardi : 12 h — 13 h — 18h40 — 19h40
Jeudi : 8h30 — 9h30
- Cours en petit groupe (6 pers. maximum) rue Championnet.
- Possibilité de cours à domicile
- Reprise des cours mardi 2 octobre 2018.

Renseignements au : 06 75 31 60 67

COURS DE YOGA

À domicile, collectifs et particuliers, par professeure diplômée, 25 ans d'expérience, dans le 18^e (Marx Dormoy/La Chapelle, Abbesses/Blanche/Place de Clichy).

Tarifs/horaires : 01 46 07 07 83,
martineyoga@free.fr.

COURRIER DES LECTEURS-TRICES

Bonjour,

Dans votre dernier numéro, vous consacrez un dossier aux jardins partagés. Dans l'article Les jardins partagés essaient dans le 18^e, vous citez le Bois Dormoy qui « grâce à la ténacité et l'engagement de ses adhérents a réussi à sauver ses fleurs, ses oiseaux et toute la petite forêt sauvage qui l'entoure ». Pour être tout à fait exact, nous précisons que le maintien du Bois Dormoy est le résultat d'une négociation entre le Groupe Ecologiste et l'exécutif parisien au Conseil de Paris de juillet 2016 dans le cadre de la révision du Plan local d'urbanisme. Cela a permis le maintien de la parcelle qui ne doit plus accueillir ni de logements sociaux ni d'EHPAD mais uniquement une crèche. Il reste encore à définir les contours du nouveau projet en relation avec les riverains et l'association comme cela a été voté avec l'amendement à la délibération d'urbanisme DU 1 portant modification générale du PLU par le Conseil de Paris. L'amendement était relatif au classement de la parcelle en périmètre de localisation d'un espace vert.

Les élus-es écologistes du 18^e

Bonjour,

Habitant la Goutte d'Or, je me permets de vous écrire pour vous raconter l'étonnante situation dont j'ai été témoin mercredi 20 juin. [...] J'étais au Mistral gagnant avec un groupe d'amis pour profiter du soleil en terrasse, en faisant naturellement attention à ne poser sur les tables ni smartphone ni portefeuille puisqu'un groupe de jeunes mineurs marocains multipliait les va-et-vient avec insistance sur les sacs à main. La dite terrasse était naturellement bordée, ce qui n'empêchait pas certains clients de tenter d'obtenir du patron l'autorisation de sortir quelques chaises supplémentaires. Arrivent trois agents de surveillance de Paris. Allaient-ils rester là le temps que les jeunes pickpockets changent de cible ? Allaient-ils sortir du square Saint-Bernard l'individu fort alcoolisé qui venait de casser une bouteille sur un banc ? Pas du tout : ils sortent de leur poche un mètre ainsi que le plan décrivant l'autorisation d'occupation temporaire dont bénéficie le Mistral gagnant pour sa terrasse, et, constatant que les chaises dépassent d'une soixantaine de centimètres le périmètre accordé, commencent à verbaliser le restaurateur. En somme, à 20 mètres des jeunes migrants qui inquiètent toute une terrasse, à 200 mètres d'un marché aux voleurs où se vendent chaque jour et aux yeux de tout le monde vélos et téléphones volés, et alors que les commerces du quartier subissent de plein fouet la détérioration de la situation sécuritaire, la priorité était de verbaliser une terrasse pour quelques chaises débordant sur le trottoir. Alors que mes enfants (2 et 3 ans) ne peuvent donc plus aller que dans un square sur les quatre à proximité, et qu'ils doivent de surcroît le partager avec des groupes n'y ayant pas vraiment leur place (jeunes migrants fumant des joints, vendeurs de cigarettes à la sauvette se bagarrant régulièrement), sans que JAMAIS les ASP n'interviennent, ceux-ci préfèrent se concentrer sur les 68 € d'amende qu'ils peuvent infliger aux restaurants. [...] Cordialement,

Guillaume Antoine

Courrier adressé à Colombe Brossel, adjointe à la Maire de Paris en charge de la sécurité, Eric Lejoindre, maire du 18^e arrondissement, Sarah Proust, adjointe au maire du 18^e chargée de la prévention et de la tranquillité publique, ainsi qu'à notre rédaction.

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !


promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

UNE BOULANGERIE, ET PLUS SI AFFINITÉS !

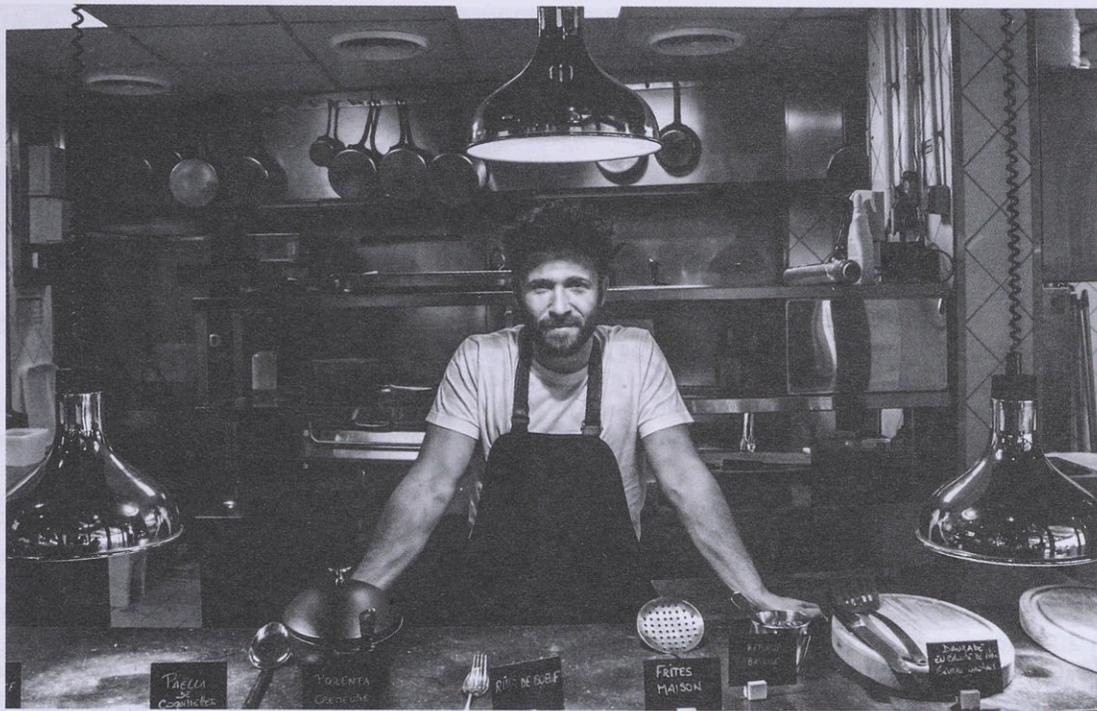
Le chef cuisinier Julien Duboué vient d'ouvrir son cinquième restaurant, caché derrière une boulangerie.

Mes parents, mes grands-parents ont toujours cuisiné dans un four à pain. » Tout chez lui respire ses racines, accompagnées des traditions et du folklore de sa Chalosse. Né à Dax il y a 36 ans, Julien Duboué a passé enfance et adolescence dans un petit village près de Peyrehorade, dans les Landes. Il reste marqué par la solidarité des habitants où tout s'échange dans la joie et la bonne humeur. L'amitié d'abord, les légumes, les œufs, les viandes – toutes mijotées ou grillées dans le four à pain – les recettes échangées sur les bancs, à l'ombre de l'église. De là sans doute, lui est venue l'envie de devenir le restaurateur atypique qu'il est aujourd'hui. Son bac en poche, il intègre l'École hôtelière de Biarritz. Dès sa sortie, il commence son apprentissage chez Jean Coussau, au Relais de la Poste, à Magescq, avant d'arriver à Paris en 2001, chez Alain Dutournier au Carré des Feuillants, puis au Georges V et travaille enfin chez Daniel Boulud à New York... Tous étoilés !

Ses premiers restaurants

Son parcours initiatique complet et riche lui permet, dès son retour dans la capitale, en 2010, d'ouvrir son premier restaurant, Afaría, dans le 15^e arrondissement. Il a l'idée de décliner, sous forme de tapas, les plats de sa région. En 2014, il ouvre A Noste, près de la Bourse, un lieu où il fait se balader les convives à travers les Landes, avec un espace tapas, convivial et festif et un espace table proposant une carte gastronomique. En octobre 2016, Julien ouvre Corn'R, au sein de la Maison Aquitaine. Il décide de redonner un nouveau souffle au maïs, que l'on retrouve sous toutes ses formes : en farine, en grain, en boulghour, en polenta, soufflé, salé ou sucré, tout en bio, comme d'habitude. Fort de ce succès, il en ouvre un deuxième, en septembre 2017, au 65 rue du faubourg Poissonnière, avec un produit phare, le fameux sandwich basque, le Taloa.

En 2018, le rêve de l'adolescent va se réaliser : ouverture du B.o.u.l.o.m. (acronyme de Boulangerie Où L'On Mange), dans le 18^e arrondissement, au 181 rue



Ordener. En devanture, une boulangerie-pâtisserie de tradition : il faut traverser la boutique et passer à côté du four pour découvrir la salle de restaurant. Ses viandes sont cuites dans un four à pain pour en conserver la saveur, l'onctuosité, la générosité, et ses produits arrivent frais grâce à des circuits courts.

Bio et agriculture raisonnée

Julien, boulimique de travail, des idées plein la tête, a – par un heureux hasard – rencontré Jon Harlouchet, dont la passion est de redonner, dans sa ferme, à Bussunarits au Pays basque, toutes ses lettres de noblesse au maïs. Il en cultive treize variétés, issues de l'agriculture biologique, dont le célèbre Grand roux basque. « Alors, j'ai eu l'idée d'imiter Jon, mais pour le blé, explique le chef. J'ai demandé à mes amis du village de cultiver 27 variétés de blé, issues de l'agriculture biologique. Mon père continue à cultiver 47 variétés de légumes et fruits de saison. Les maïs et les blés sont concassés dans le dernier moulin à vent du sud-ouest. Leurs farines sont utilisées pour la fabrication des différents pains au levain, en vente à la boulangerie et servis dans les restaurants, et ils peuvent agrémenter les plats présentés. »

Le cuisinier tient à ce que la majeure partie des marchandises vienne du sud-ouest. « Je fais travailler une trentaine de fournisseurs différents, tous éleveurs bio, en agriculture bio ou raisonnée. Ils œuvrent pour les cinq restaurants. » Pour lui, pas besoin de centrales d'achats. « Tout ceci requiert une logistique bien huilée. Il suffit qu'un fournisseur défaille pour que nous changions temporairement notre fusil d'épaule grâce à un plan B, afin de conserver nos cartes et de ne pas altérer le produit fini. Ce qui nécessite une attention quotidienne et une excellente gestion de nos stocks. Pour l'instant, tout se passe bien. Les équipes sont rompues à ce genre d'exercice et apportent toute la rigueur nécessaire pour conserver quantité, et surtout qualité, à nos prestations. »

Quand nous l'avons rencontré, il testait des épices du terroir, aidé par son chef en cuisine et son chef boulanger : sauvages ou cultivées selon les méthodes biologiques, récoltées et séchées de façon artisanale et traditionnelle. Les équipes et brigades comportent 60 employés pour faire tourner les cinq restaurants. Le recrutement se fait par le bouche-à-oreille et Julien ne sélectionne que des gens qu'il connaît. « Je les

implique de plus en plus et leur propose, à l'embauche, de prendre des parts dans les restaurants. Je suis donc aussi DRH, aidé dans cette tâche par une assistante, Camille, et un ami, Christian, qui jouait avec moi à la pelote basque. Du coup, pas de turn over, un effectif très jeune, stable et toujours disponible. » Julien a l'œil partout, il s'implique et s'investit à fond.

Passion rugby

« Je dois beaucoup, au rugby, observe-t-il. J'y ai consacré 15 ans de ma vie à haut niveau. J'ai été champion de France cadets en 1997, avec mon club de Peyrehorade, en battant les cadets du FC Grenoble au Parc des Princes. Quel souvenir ! » Les anciens joueurs ont fêté leurs 20 ans, tous ensemble, l'an dernier, lors d'un séjour mémorable en Espagne. « Lorsque l'on joue au rugby à ce niveau, plus besoin d'école de management, de stage bidon, assure Julien Duboué. On apprend à gérer chacun et chacun avec diplomatie, en respectant les valeurs et les attentes de tous. La solidarité et la convivialité cimentent la solidité des groupes. Mon ami, Jeff Dubois, sélectionneur et entraîneur des trois-quarts de l'équipe de France, sous l'ère Novès (2015-2017), m'a soutenu et aidé dans mes projets. Je prépare un livre qui devrait être publié l'an prochain et qui mêlera rugby, bouffe et vin. »

LES ÉQUIPES APPORTENT TOUTE LA RIGUEUR NÉCESSAIRE POUR CONSERVER QUANTITÉ, ET SURTOUT QUALITÉ, À NOS PRESTATIONS.

Vie de famille

Et la vie de famille dans tout ça ? Julien est marié à Delphine, ils ont trois enfants, deux filles de 7 et 2 ans, et un petit garçon d'un an. Delphine bosse pour l'un des principaux labels indépendants de musique en France. Des horaires démentiels... « Là, par contre on doit conjuguer management (des

nounous), organisation et planning aux petits oignons, précise le cuisinier chef d'entreprise. Mais tout se déroule bien, les enfants ne semblent pas trop souffrir de nos emplois du temps respectifs. D'ailleurs, avec mon épouse, nous avons même eu le plaisir de finaliser un projet qui nous tenait à cœur : proposer une gamme de plats cuisinés bio pour les enfants de 0 à 4 ans, pas encore commercialisée. »

La boucle est bouclée, pour l'instant. Soyons patients... avant de partager les futurs projets des Duboué. •

MICHEL CYPRIEN